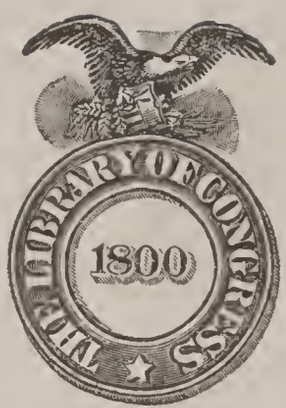
PR
G495
.K5Z7

LANDOVER
GenColl


LIBRARY OF CONGRESS
1800

MÉMOIRE

SUR KHÂCÂNI,

POËTE PERSAN DU XII^e^ SIÈCLE,

PAR N. DE KHANIKOF.

PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXV.

MÉMOIRE

SUR KHÀCÀNI,

POËTE PERSAN DU XII^e^ SIÈCLE.

EXTRAIT N° 7 DE L'ANNÉE 1864

DU JOURNAL ASIATIQUE.

MÉMOIRE

SUR KHÂCÂNI,

POËTE PERSAN DU XII^e SIÈCLE,

PAR N. DE KHANIKOF.

PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXV.

PK6495
.K527

359353
25 Aug 43

LC Control Number
tmp96 029528

MÉMOIRE SUR KHÂCÂNI,

POËTE PERSAN DU XII^e SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDE SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE KHÂCÂNI.

Khâcâni est une des figures les plus brillantes du Parnasse iranien. Contemporain des héros des premières croisades, il nous a laissé une peinture exacte de plusieurs scènes de la vie intime de son époque, dont on chercherait en vain la trace dans les chroniques contemporaines. Ainsi, même après les vastes et savants travaux de M. Reinaud, et les érudites et importantes recherches de MM. Dulaurier, Defrémery, Wilken, Weil et d'autres écrivains, sur l'épopée des croisades, le témoignage poétique de Khâcâni n'est pas à dédaigner pour se faire une idée exacte des tendances et de la constitution de la société musulmane au XII^e siècle. Relégué dans une cour secondaire, il nous fournit des faits d'autant plus précieux qu'ils nous renseignent sur des dynasties peu connues et nous permettent de juger à quel point les mœurs de la capitale des khalifes se re-

flétaient dans celles des provinces les plus lointaines de leur immense empire. Son existence, pleine de privations et d'orages, l'a rendu témoin d'une longue série d'années d'un siècle intéressant de l'histoire musulmane. Cette époque, mémorable par le contact prolongé de l'Occident et de l'Orient, a exercé une influence profonde sur l'âme impressionnable du poëte, et nous ne saurions mieux initier le lecteur aux détails peu nombreux de la vie de Khâcâni qu'en esquissant rapidement et à grands traits le caractère de son siècle.

Au VI^e^ siècle de l'hégire (1106-1206), le khalifat jetait déjà les dernières lueurs de son éclat primitif. Des vassaux orgueilleux, les Seldjouquides de la Perse, osaient attaquer en face la question brûlante de la séparation des pouvoirs temporel et spirituel du chef de l'islamisme. Le sultan Mahmoud pilla Baghdad en 528; le sultan Mass'oud emmena, l'année suivante, le khalife prisonnier à Maragha, et imposa, en 530, à son successeur Muqtafy des conditions qui séparaient de fait ces deux pouvoirs suprêmes. Ce traité reléguait le khalife dans son palais et le privait du droit d'entretenir une armée. Il ne resta pas, il est vrai, longtemps en vigueur; néanmoins, il ébranla fortement les bases de la constitution de l'état musulman, et si les croisades n'avaient point ravivé le fanatisme des sectateurs du Coran, le khalifat se serait affaissé sous son propre poids et serait mort d'inanition, bien avant le coup de grâce que lui portèrent les hordes de Halakou.

Jérusalem, la maison sainte des musulmans, était au pouvoir des infidèles. Les prières des successeurs du Prophète ne pouvaient rien contre la force de ces mécréants bardés de fer, qui, avec une abnégation digne d'une meilleure cause, étaient venus arracher la cité de Dieu aux mains des ennemis de leur foi. L'impuissance des khalifes, dans une circonstance aussi critique pour la gloire de l'islam, contribua à agrandir l'influence des cheikhs qui se mirent à la tête du mouvement anti-chrétien, et leur pouvoir s'accrut à tel point qu'en 578 nous voyons un khalife, Nassir Eddine Oullah, recevoir l'investiture du *fétawi*, c'est-à-dire du droit de donner des ordres ayant force de loi, des mains d'un simple cheikh, A'bdul Djébbar.

L'islamisme, ce lien puissant et unique des parties hétérogènes du monde oriental, passa dans ce siècle par de rudes épreuves. Le doute commençait à le miner dans toutes ses bases, et l'hérésie bathnienne, qui, au siècle précédent, grondait au loin, se cachant sous la protection des Fatimites de l'Égypte, profita de la faiblesse des khalifes et vint s'établir presque au centre de leurs domaines. Le terrible Vieux de la Montagne et ses successeurs bravaient les foudres de Baghdad dans leur nid d'aigle, à Alamout, et, par des exemples d'une vengeance aussi prompte qu'implacable, tenaient en bride les grands et les petits, soupçonnés de velléités d'opposition. Ni la majesté du khalifat, ni le pouvoir de la souveraineté et du vizirat, ni la science, ni la

piété n'arrêtaient le bras vengeur des émissaires de Hassan, fils de Sabbah. Les émirs des vrais croyants, comme les princes Seldjouquides, les vizirs et les docteurs en théologie, expiaient, sous les poignards de sectaires fanatiques, des actes, et quelquefois même de simples paroles, hostiles aux Bathniens.

La nécessité de combattre les croisés détournait l'attention des ambitieux de la poursuite de leurs propres plans; mais néanmoins les dynasties surgissaient et disparaissaient au VI^e^ siècle de l'hégire, dans les limites du khalifat, comme les vagues d'un océan orageux. Ainsi, du vivant de Khâcâni, on vit crouler les Hesnouvides à Dinaver et Chebrizour, les Seldjouquides en Syrie, les Mouatideinides dans le Maghreb, les Kakouêh dans le Fars, la dynastie de Teghtakine en Syrie, les Nedjid dans le Yémen, les Beni-Assad à Alep et les Danichmendlou dans l'Asie Mineure. Le même espace de temps vit naître les Ttchaoulid à Mossoul, les Atabeks de Yezd, les Beni-Hafz à Tunis, les Mehdiêh dans le Yémen, les Eyoubides à Hams, les Sélékid à Erzeroum, les Atabeks de l'Aderbeidjan, les Beni-Adiss en Afrique, les Atabeks du grand Louristan et les Kourchidides dans le petit Louristan, les Ghourides à Ghizni, et enfin les Beni-Eyoub dans le Yémen. Toutes ces puissances éphémères s'entre-choquaient pour se disputer les lambeaux du pouvoir et des domaines des khalifes, pendant que la Providence évoquait, dans l'extrême Orient, leur commun destructeur. Le fléau de l'islam, Tchingise, naquit

en 549. Les races turques trouvaient ainsi un drapeau, et leur activité qui se dépensait, depuis des siècles, comme nous le savons par les savantes recherches de M. Stanislas Julien, en luttes stériles avec la Chine, devait couvrir de ruines et de sang le sol décrépit du khalifat. L'ambition mal entendue des anciennes dynasties, des Seldjouquides de la Perse et des Kharezm-chahs, et l'ardeur qu'elles mettaient à s'affaiblir mutuellement, contribuaient, d'une manière puissante; à activer la décomposition sociale de l'Orient musulman.

Le VI^e^ siècle de l'hégire est, par excellence, un siècle d'aventures et d'aventuriers. Hamedani et Hariri nous ont laissé des portraits de flibustiers de ce temps, et les *maqamats* de ces poëtes nous permettent de juger ce qu'un homme entreprenant et peu scrupuleux pouvait oser à cette époque de désordre et d'anarchie. Presque tous les auteurs leurs contemporains ont conservé, dans leurs écrits, les traces de l'existence de semblables esprits aventureux.

Toutes ces particularités étendaient un voile de tristesse sur les productions littéraires de cette époque. La nature elle-même semblait vouloir abandonner son cours régulier pour présager des malheurs aux vrais croyants. En 534 on vit paraître, à Baghdad, des scorpions volants; quelques années plus tard, plusieurs tremblements de terre formidables dévastèrent la Syrie; en 557 une éclipse totale du soleil épouvanta sérieusement les superstitieux sectateurs du Coran, et enfin, la conjonction de sept

planètes dans la constellation de la Balance fit généralement croire à la fin prochaine du monde, qui, d'après les astrologues, devait périr par un déluge.

Cette tristesse générale, ces doutes religieux, cette inconstance des hommes et des choses, devaient nécessairement conduire la poésie au mysticisme. Nous en trouvons quelques traces déjà chez Khâcâni; mais on doit considérer comme le véritable créateur du genre, Senaï, qui trouva de dignes continuateurs dans Djellal-Eddine Roumi et Ferid-Eddine Attar, ce dernier si avantageusement connu des lecteurs français par les belles traductions de M. Garcin de Tassy. Enfin ce n'est que vers le milieu du VI^e^ siècle de l'hégire que l'incurie des Occidentaux établis en Palestine permit aux mahométans de reprendre le dessus. La nouvelle de la prise de Jérusalem en 579 parcourut, avec une vitesse extraordinaire, le khalifat d'un bout à l'autre. Le Qazi Mudgir-Eddine s'empressa de l'annoncer à ses coreligionnaires par deux vers qui ont eu un grand succès à cette époque :

وفتحكم حلب الشهباء فى صفر
قضا لكم افتتاح القدس فى رجب

Il s'empara d'Alep, la resplendissante, au mois de sefer. L'ordre lui vint d'enlever Jérusalem en redjeb [1].

[1] J'ai cité ces vers d'après le *Taqwim* imprimé de Hadji Khalfa; mais, grâce à l'obligeante indication du savant conservateur des manuscrits persans au *British Museum*, M. Rieu, je puis donner les variantes de ce distique, ainsi que le nom correct de son auteur. Ce dernier est, d'après Ibn Khalikan (*Vitæ illustrium virorum*, edidit

Cet état de choses, nuisible au développement régulier de la société musulmane, était assez favorable à celui de la poésie orientale. Les Seldjouquides, les Kharezm-chahs, les Atabeks, les Chirwan-chahs et les autres princes souverains de ce temps, tenaient à cœur de rivaliser en tout point avec la cour des khalifes, aussi bien dans les pompes extérieures que dans l'éclat des sciences et des arts. La multiplicité même de ces cours princières présentait aux poëtes, généralement mauvais courtisans, beaucoup de facilité pour trouver aide et assistance chez le rival du souverain qu'ils avaient le malheur de mécontenter. Une quassidèh récitée à propos les enrichissait pour un certain nombre d'années, ou du moins leur assurait, pour assez longtemps, une existence honnête. Aussi c'est une époque très-

F. Wüstenfeld, p. ۱۲۱), Muhii-Eddine, fils de Zaki محيى الدّين بن الزكى, et non Mudjir, comme il est imprimé chez Hadji Khalfa. Le sens de ces vers reste partant le même; mais les différents auteurs qui les citent les reproduisent avec des variantes dans quelques expressions. Ainsi, dans le مرآة الزمان de Chems-Eddine Youssouf, surnommé سبط الجوزى, Qazi de Damas; dans le تاريخ النجوم الزهرة فى ملوك دمشق والقاهرة d'Aboul Muhasin Youssouf, fils de Tengribirdi, de même que dans Aboulfeda, *An. Mos.* de Reiske, vol. VI, p. 53, ces vers sont cités ainsi :

وفتحه حلبًا بالسيف فى صفر
مبشرا بفتوح اقدس فى رجب

Ibn Khalikan (*l. c.*) les transcrit ainsi :

وفتحك القلعة الشهباء فى صفر
مبشر بفتوح القدس فى رجب

riche en talents poétiques. Je n'ai pas l'intention de donner ici la liste de leurs noms connus, au surplus, par l'ouvrage de Doulet-chah de Samarcande, popularisé en Europe par le livre de M. Hammer sur l'histoire de l'éloquence en Perse; mais j'observerai que Khâcâni survécut à presque tous ses rivaux du Parnasse. Depuis Hariri, mort en 516, jusqu'à Nizami, mort en 576, il a vu disparaître de la scène littéraire Envery, Senaï, Watwat, Souzeni, et toute la brillante cohorte de leurs maîtres et de leurs élèves. La postérité, imitant la nature, lui accorda presque la même faveur. La plupart des recueils de poésie de ses contemporains ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et j'ai cherché en vain, dans toutes les grandes bibliothèques de la Perse, les œuvres de Féléki que l'on possédait encore au temps de Oulough-bek. Mes recherches pour découvrir les divans d'Aboul-O'ulla et de Mudgir-Eddine de Beloqan n'ont pas eu plus de succès.

Si nous étions réduits à puiser nos renseignements sur la vie de Khâcâni dans les traités orientaux sur les poëtes persans, nous n'aurions que très-peu de détails à donner. Ils se réduiraient à peu près à ce que Hammer a fait déjà connaître sur la vie du poëte du Chirwan. Ces faits sont au surplus assez insignifiants; ils ne nous apprennent rien du caractère de l'homme, ni même des qualités de l'écrivain. Heureusement qu'une source de renseignements beaucoup plus abondante et infiniment plus instructive nous a été conservée dans les

œuvres mêmes du poëte. Très-porté à entretenir le lecteur de ses faits et gestes, Khâcâni ne nous donne que rarement des dates propres à fixer l'époque où les faits qu'il relate se sont accomplis, et ce défaut devra être corrigé par des considérations prises en dehors de ses œuvres.

Afzal-Eddine Haqaïqui, surnommé Khâcâni par son maître en poésie, Aboul-O'ula, naquit à Guendjèh, Elisabethpol actuelle, en 500 de l'hégire[1]. La belle vallée du Koura, qui s'élargit en une plaine spacieuse et fertile auprès de Guendjèh, est bornée au nord par les cimes neigeuses du Caucase et au sud par les montagnes verdoyantes et boisées du Qarabâgh. De tout temps elle a été riche en poëtes, Nizami et Khâcâni nous en fournissent la preuve pour le moyen âge, et Mirza Chafi, connu de tous les lecteurs des Voyages de M. Bodenstaedt, en fait foi pour l'époque actuelle. Le père du poëte portait le nom d'A'ly et exerçait la profession de menuisier. Sa mère était Grecque d'origine; elle fut amenée dans les provinces caucasiennes par un marchand d'esclaves et embrassa l'islamisme après avoir été vendue au père de Khâcâni[2]. Dans la quassidèh sur son origine, insérée dans le *Touhfet-oul-araqueïn*, le poëte

[1] Dans son ode sur Ispahan, il dit : پانصد هجرت چو من نزاد یگانه, c'est-à-dire : « L'an 500 de l'hégire n'a pas vu naître un sans-pareil comme moi. »

[2] Voyez, dans le chapitre du *Touhfet* intitulé : در ستایش مادر خویش, les vers :

نسطوری ومویدی نژادش اسلامی وایزدی نهادش

et les suivants jusqu'à la fin.

dit qu'il est cuisinier du côté de sa mère [1] et tisserand du côté de son grand-père [2]. Son oncle, et son vrai bienfaiteur, comme nous le verrons plus loin, Mirza Kafi, fils d'Othman, était médecin et droguiste [3]. Quoique le travail ne semble guère avoir enrichi le père du poëte, c'est pourtant lui qui l'a nourri dans les premières années de son existence, et Khâcâni dit avec un certain orgueil : « Mon bagage est léger de la largesse des hommes, à cause du plat d'Aly le menuisier [4]. » Cela n'empêcha pas le menuisier d'abandonner bientôt son enfant, et Khâcâni ne l'a pas oublié, car, dans une pièce adressée à la mémoire de l'auteur de ses jours, il dit : « Mon père fit pour moi ce que jadis les Arabes faisaient pour leurs filles [5]. » Une épigramme d'Aboul-O'ula que nous reproduisons plus loin permet de croire que la jalousie était pour quelque chose dans cet abandon, car les mauvaises langues du pays attribuaient au professeur de l'art poétique la naissance du poëte. Quoi qu'il en soit,

[1] et [2] Nous réunissons ici les citations des passages du texte traduits dans le Mémoire. Dans le chapitre du *Touhfet* intitulé, *Sur son origine*, nous lisons : جولاهه نژادم از سوی جد, et plus loin : وزسوی پدر در وگرم دان; enfin طبّاخ نسب زسوی مادر.

[3] Dans le chapitre du *Touhfet* intitulé, *Sur l'origine de son oncle*, Khâcâni dit : وزسوی عمم طبیب گوهر.

[4] Dans le chapitre du *Touhfet* consacré à la louange de son père, nous lisons :

ازبرّ خلایقم سبکبار از مائدهٔ علیّ نجّار

[5] On sait que les Arabes, avant l'islamisme, abandonnaient souvent leurs filles nouvellement nées dans le désert.

voilà les détails que nous trouvons dans les vers de Khâcâni sur sa jeunesse et son éducation. Dans une pièce adressée à la mémoire de son oncle, nous lisons : « Mon pauvre père, à cause de l'oppression du temps, m'abandonna comme Sam avait abandonné Zal. Lui (c'est-à-dire son oncle) me traita immédiatement comme Simourgh. Il me prit sous son aile comme l'autre avait fait pour Zal, me porta sur le mont *Kaf* de sa science, et m'éleva dans son nid. Dans ma position d'orphelin, cet homme fit pour moi autant que l'oncle de Mustapha avait fait pour lui [1]. » Plus loin il dit : « Il soignait mon éducation. Pendant sept ans, il me préserva du feu et de l'eau. Enfin, lorsqu'il vit que ma langue était déliée, il plaça entre mes mains la table de l'esprit (c'est-à-dire qu'il l'envoya à l'école) [2]. Il était ma gouvernante et mon précepteur, mon admirateur et mon médecin [3]. » Khâcâni nous donne aussi des détails sur le cours scientifique qu'on lui faisait suivre. C'est le même qui est en usage encore jusqu'à présent. Nous ne croyons donc pas devoir le mentionner,

[1] مسکین پدرم زجور ایّام افکند مرا چو زال را سام
او سیمرغی نمود در حال در زیر پرم گرفت چون زال
آورده بکوه قاف دانش پرورده مرا بآشیانش
با من به یتیم‌داری آن مرد آن کرد که عم بمصطفی کرد

[2] حافظ بُده از پی کمالم از آتش وآب هفت سالم
چو دید مرا زبان کشاده لوح خردم بدست داده, etc.

[3] هم دایهٔ وهم معلّم من هم آسی وهم معزم من

et nous terminerons ces souvenirs de la jeunesse de Khâcâni en faisant observer que c'est son oncle lui-même qui, chaque soir, après avoir fermé sa boutique, lui enseignait la langue arabe, la médecine, l'astronomie et la métaphysique. Malgré tout son attachement pour son neveu, le pédagogue oriental, fidèle au système d'éducation généralement admis dans ces pays, avait souvent recours au bâton pour stimuler le zèle de son élève. Le poëte parle de ces corrections paternelles d'une manière assez originale; il dit notamment : « En ai-je mangé du gourdin dans sa boutique! Il m'amollissait par le bâton comme on amollit une grenade. On compte parmi les miracles de Moïse qu'en jetant sa baguette il la convertissait en serpent; mais mon oncle découvrait le vrai dans mon cœur, au moyen de sa baguette, et il traçait sur mon corps les figures des serpents de Moïse [1]. » Plus loin il continue : « Je lâchai l'eau par peur mille fois sous son bâton, pendant la leçon. Mais quand le soleil lance ses dards, ne sois pas mécontent du nuage s'il t'envoie de la pluie [2]. » Enfin Khâcâni nous apprend que son

[1] نفسم بدوکانش چوب خورده چون نار بچوب نرم کرده
گر موسی ازانچه معجزش بود از چوب فکنده مار نمود
او حقّ دل بچوب بشناخت زان نفس چو مار موسی ساخت

[2] من چوبش خورده بوقت تعلیم
شاشیده هزار بار از بیم
خورشید چو تیره دار باشد
برابر مگیر اگر بشاشد

éducation fut achevée quand il avait accompli sa vingt-cinquième année, c'est-à-dire en 525 de l'hégire. A cette même époque, il eut le malheur de perdre son oncle, mort célibataire, à l'âge de quarante ans. Il dit à cette occasion : « De cette demeure il passa dans la demeure éternelle; il était de l'autre monde et il y retourna [1]. »

Le talent poétique de Khâcâni a dû se manifester à un âge très-précoce. Nous savons, d'après une légende placée à la tête d'une quassidèh écrite sur la mort d'Aboul-Favaris, qu'il ne faut pas confondre avec le poëte Aboul-Faris, mort en 573 de l'hégire, que cette pièce de vers a été composée pendant l'enfance du poëte. Or, comme il s'y donne déjà le titre de Khâcâni, on voit que son maître en poésie, Aboul-O'ula, a dû le présenter avant cette époque à la cour du khâcân Manoutchehr, et obtenir pour son élève la permission de prendre le surnom de *Khâcâni, takhallous* qu'il garda jusqu'à la fin de ses jours. Les rapports d'Aboul-O'ula et de Khâcâni étaient très-intimes. Le vieux poëte était orgueilleux d'avoir un élève aussi distingué, et nous savons par Douletchah de Samarcande et par Aboul-O'ula lui-même, qu'il lui accorda la main de sa fille. Pour consoler son autre élève Féléki, à qui il semble avoir promis cette faveur avant Khâcâni, le vieux poëte de Guendjèh lui donna un cadeau de 20,000 dirhems, en

[1] چون پای دم بگنج درکوفت سالم دربیست وپنج درکوفت
زین کلبه بکلبه بقا رفت زان عالم بود باز جا رفت

lui disant que c'était le prix de cinquante esclaves turques infiniment plus belles que sa fille.

On ne sait pas combien de temps dura cet accord ; mais il finit mal. Aboul-O'ula commença par se plaindre du manque de respect de son gendre à son égard, et se permit même de publier deux épigrammes contre lui. Dans chacune de ces pièces, il attaque l'honneur de son élève. La première est ainsi conçue :

خاقانیا گرچه سخن نیك دانیا
یك نکته کویمت بشنورا یگانیا
هجو کسی مکن که زتو به بود بسن
شاید که پدر بود تو ندانیا

Khâcâni, quoique tu parles bien, écoute-moi, je vais te dire, *gratis*, une pointe; ne te moque jamais d'un homme plus âgé que toi, car il se peut bien que ce soit ton père sans que tu le saches [1].

Probablement Khâcâni s'est plaint de cette attaque, et a demandé, à ce sujet, des explications à son maître. Le malicieux vieillard y répondit; mais sa réponse est encore plus outrageante que sa première attaque. Ces vers sont connus; mais nous les reproduisons ici pour mettre sous les yeux du lecteur toutes les pièces de ce procès.

[1] On dirait que Heine a traduit ce quatrain dans son *Tambour-major*:

Du solltest mit Pietät, mich daücht,
Behandlen solche Leute,
Der Alte ist dein Vater vielleicht,
Von mütterlicher Seite.

تو ای افضل‌الدّین گر راست پُرسی
بجان عزیزت که از تو نشادم
دروگر پسر بود نامت بشروان
بخقانیّت بر لقب من نهادم
بجای تو بسیار کردم نکوی
ترا دختر ومال وشهرت بدادم
چرا حرمت من نداری تو چون من
ترا هم پسر خوانده هم اوستاد
بمن چند گوی که گفتی سخنها
کزین سان سخنها نباشد بیادم
بگفتم بگفتم نگفتم نگفتم
بگادم بگادم نگادم نگادم

Oh! Afzal-Eddine, si tu me demandes la vérité : par ton âme élevée, je ne suis pas content de toi. Le Chirwan ne te connaissait que comme fils de menuisier; c'est moi qui te procurai le surnom de *Khâcâni*. Je t'ai fait beaucoup de bien; je t'ai accordé la main de ma fille, et je t'ai donné la gloire et la richesse. Pourquoi donc ne respectes-tu pas un homme comme moi, qui t'appelle fils et qui est ton maître? Ne me dis pas que j'ai médit de toi, car je ne me souviens pas d'avoir proféré de semblables paroles. Du reste, si je l'ai dit, je l'ai dit, et si je ne l'ai pas dit, je ne l'ai pas dit. Si j'ai dormi avec toi, je l'ai fait; et si je ne l'ai pas fait, je ne l'ai pas fait.

Exaspéré par la grossière méchanceté de cette explication, tout miel au commencement et tout fiel à la fin, Khâcâni publia sa satire contre Aboul-

O'ula. J'en reproduis ici le texte avec la traduction, car cette pièce de vers, qui n'a jamais été publiée en Europe, contient des détails curieux; mais le lecteur ne doit pas être trop choqué par la grossièreté de quelques images et la crudité de quelques expressions. C'est un cri de colère poussé par un Persan du XII^e^ siècle, époque à laquelle, même en Europe, le langage n'était pas toujours très-châtié.

بنی سگ گنجه در این کوی
هم سرخ قفا وهم سیه روی
آن سرخ نه کز معمری خاست
سرخ که زدست مرغزی خاست
آن ملحد ابو العلای سافل
چون وحش بی همه عقل وغافل
غربچه وغرچه زکوری
غوری سگ وعولی اصل عوری
چون ان سگ عوری از جهان زاد
همشیره شیخ نجدی افتاد
شکز وچو سگ زبان مختال
پرورده شیر سگ علی الحال
ان جاحظ وقت را بدی خواه
وان جاحد دین اباده الله
بطریق زمانه باب بطروس
صد ره به ازو جهود مجوس

خواهی اش جهود ملحدان دان
ور خواهی ملحد جهودان دان
مانند جهود شد زحل رنگ
لا بل چو زحل جهود نیرنگ
او کیست که باروان تارك
باشد بمنسبت هویدیك
او جُز بی نفی حقّ نپوید
ان از اب وابن وروح گوید
ان مشرك واین معطل از دل
هم مشرك بهتر از معطل
از نم شده افتابش از دست
شتاب ودهن دریده چون طست
لا بل که چو شمع طست از اغاز
خو کرده شمعهای سرگاز
دارد نسب از جحیم خذلان
هم نار جحیم گردِش جان
بوده نسبش از آتش آز
هم بر سر آز جان دهد باز
ماند بجعل بفعل وسیما
بینی بجعل که وقت گرما
از نقل چهار پا برآید

هم بر سر آنش جان برآید
چون از دَرِ دین ستوده گردد
گِرد دَر وگِرد کوه گردد
صباح را در ابر جوید
چون یافت نعام صباح گوید
گوید که حسن پیمبری بود
کیال بزگ مهتری بود
گوید که محمّد ای برادر
مردیست حکیم کیمیا گر
که با زن زید این ان کرد
انگاه ورا نکاح دین کرد
از محدث کان ونون که مولیست
مجوبم گر این حدیث او نیست
وزروضه مصطفی که مینوست
بیزارم ازاین نه گفته اوست
هستند بر این گوا شب و روز
در فندق او دو صد کُله دوز
در فندق او بود دکانش
صد گوژ دو مغز در دهانش
زو فندقیان بطبع نا خوش
در نعره چو شه بلوط از آتش

انکه احمدرا حکیم داند
خاقانی را به بین چه خواند
گوید که رسول بود فاجر
در پوری علی چه گوید اخر
صباح شد این لعین بی دین
مانا که نماند اهل قزوین
شروان که چو کعبه بود از این پیش
کردش چو کنشت از آفت خویش
بیت المقدس بُده با ایّام
چون دار قمامه گشت بد نام
بر جبهتش از فنا رقم باد
اهل الموت را الم باد

Regarde ce chien de Guendjèh dans son chenil, il a le cou rouge et la face noire. Cette rougeur n'est pas le résultat d'une vie longue et heureuse, c'est plutôt le rouge sorti des mains du *murghazi* [1]. Ce vil mécréant, père de la grandeur [2]! de même qu'une bête fauve, n'a ni conscience ni jugement. Fils de prostituée, mari trompé par aveuglement, être adonné aux plaisirs honteux, chien, vampire et fils de sodomite! Le

[1] Personne, en Perse, n'a pu me dire la signification de ce mot, reproduit exactement de la même manière dans presque tous les manuscrits. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'ai trouvé son explication dans aucun des dictionnaires que j'ai pu consulter.

[2] Ici Khâcâni fait un jeu de mots en opposant les mots سفلة et علويّة.

jour où ce chien impur vint au monde, le cheikh Nedjdi [1] eut un frère de lait. Ce chien à la langue vantarde, ce nourrisson de chienne, aboie constamment. Ennemi du Djahiz [2] de son époque, reniant la religion, que Dieu le détruise! Le patriarche actuel, le pape Pierre, est cent fois meilleur que ce juif de malheur. A ton gré tu peux l'appeler le juif des renégats, ou bien tu peux dire qu'il est le renégat des juifs. Semblable à un juif, il est couleur de Saturne (noir), ou plutôt il est comme Saturne; mais il est astucieux comme un juif [3]. Qui est-il celui qui, avec une âme ténébreuse, a su égaler Huweidik [4] en impiété? Il ne peut faire un pas sans renier Dieu; l'autre, au moins, parle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il admet des êtres semblables à Dieu, tandis que, lui, il nie de tout son cœur son existence, et certes, il vaut mieux être polythéiste qu'athée. Triste s'écoule sa vie! Semblable à un chandelier, il est efflanqué, et sa bouche est fendue, ou plutôt, comme la chandelle du chandelier, dès l'origine, il ne peut se passer de mouchettes [5]. Sa patrie, c'est l'enfer

[1] شيخ نجدى est le diable. Quand les Koreïchites se concertaient sur la manière de tuer Mouhammed, ils virent entrer, dans l'endroit où ils étaient réunis, un vieillard qui leur dit que son nom était cheikh Nedjdi, et qu'il est venu pour les aider de ses conseils. Après on a su que c'était le diable. (Voyez le *Maqamat* de Hariri, p. 45, et la note au mot أبى مُرّة; *Kuniet* du cheikh Nedjdi, p. 523 et 524 de l'édition in-folio.)

[2] *Djahiz*, d'après le Qamous, est le surnom de عمر بن بحر, célèbre par ses vertus.

[3] Saturne, d'après les astrologues orientaux, est un astre de mauvais augure, dont la couleur est noire.

[4] هويديك ou هويدك, d'après le *Bourhan-Djami'*, est un chef des renégats de la religion; mais, d'après ce qu'en dit Khâcâni, on serait tenté de le prendre pour le chef d'une des sectes chrétiennes.

[5] Le mot سرگاز, composé de deux mots, سر « tête » et گز « ciseau », n'est guère usité; il est remplacé par le mot گلگير. Dans ce vers, Khâcâni veut dire qu'Aboul-O'ula a besoin d'être redressé comme la mèche d'une chandelle.

abandonné de Dieu ; lui-même est un habitué du feu infernal, rendez-vous des démons [1]. Son essence est le feu de la convoitise, aussi rendra-t-il son âme sur la route de ce vice. Il ressemble à un escargot, tant par ses allures que par son extérieur! Ne vois-tu pas que l'escargot, dès que la chaleur se fait sentir, est engendré par le fumier des quadrupèdes, et que là aussi il termine sa vie. La porte de la religion l'effraye, aussi se jette-t-il dans les défilés, et il tourne autour de la montagne (c'est-à-dire qu'il ne sait où donner de la tête, et qu'il bat la campagne). Il cherche Sabbah dans les nuages, et l'y ayant reconnu, il s'écrie : Oh! bienheureux Sabbah! Il soutient que Hassan était prophète, et que Kial Bouzourg était un chef. Il prétend même, ô frère! que Mouhammed n'était qu'un sage et un alchimiste; qu'ayant fait à la femme de Zeid ceci et cela, il déclara que cet acte remplaçait la bénédiction nuptiale. Je me voile devant le Seigneur, qui crée par la force du *kaf* et du *noun* [2], si telles ne sont pas ses paroles. Je me détourne du tombeau de Mustapha, semblable au ciel, si telles ne sont pas ses expressions. J'appelle en témoignage le jour et la nuit que dans sa noix il y a deux cents bonnetiers. Il fait boutique de sa noix, et à sa porte on trouve deux cents espèces de noix à double noyau. Par son fait, les autres noix sont malades, et elles petillent comme des châtaignes dans le feu [3]. Celui qui soutient qu'Ahmed n'est qu'un sage, que dira-t-il donc de Khâ-

[1] گردش est ici une abréviation de گردش‌گاه, et جان n'est pas l'âme, mais جان بن جان, qui est encore un sobriquet de l'esprit du mal. (Voy. Sale, *Preliminary Discourse to Koran*, p. 95, et Herbelot, *Bibl. or.* p. 396, 820.)

[2] Allusion à l'impératif du verbe *être* en arabe, prononcé par Dieu lors de la création du monde.

[3] Dans ces vers, Khâcâni, sous les noms de *noix* et de *bonnetiers*, se servant de longues aiguilles, cache des insinuations d'une obscénité révoltante. Il accuse son maître de trafiquer jour et nuit de son corps, et avec tant de succès, que les autres débauchés, ses semblables, en sont malades d'envie.

câni ? Celui qui prétend que le Prophète est un trompeur, que ne dira-t-il pas du fils d'Aly ? Il se fit Sabbah, le maudit mécréant ; aussi, semblable à Qazvine [1] qui se dépeupla, le Chirwan, qui était jadis comme une *kaaba*, devint, par suite de sa méchanceté, une étable de pourceaux. Il fut un temps, c'était une Jérusalem, maintenant le Chirwan est mal famé comme la Qoummamèh [2]. Que son front soit marqué du cachet de la destruction, et que la peste soit sur les gens d'Alamout [3].

Cette pièce, unique dans son genre parmi les écrits de Khâcâni, heureusement pour sa réputation morale, prouve combien les épigrammes de son maître et de son bienfaiteur l'ont blessé au vif. Pour quiconque connaît un peu l'Orient musulman, il est évident que cette satire, par la fougue de ses emportements, prend le caractère d'une odieuse

[1] On sait que les environs de Qazvin ont été dévastés deux fois par ordre de Melik-chah, roi seldjouquide, la première fois en 483 de l'hégire, et la seconde en 485, par l'émir Arslantach Hadjib.

[2] Johnson explique ce mot par « The church of the holy sepul- « chre at Jerusalem, » mais heureusement Firouz Abadi est beaucoup plus explicite ; nous lisons dans le Qamous :

القمّامة بالضم الكناسة الجمع قمام ونصرّية بنت ديرًا بالقدس فسمّى باسمها

Alqoummamèh, avec un *zammèh* (sur le *qaf*) « église » ; son pluriel est *qoumam*, aussi couvent, fondé à Jérusalem par une femme chrétienne, et nommé d'après son nom.

A ce qu'il paraît, ce couvent de femmes jouissait, à l'époque de Khâcâni, d'une mauvaise réputation ; il compare souvent les endroits de mauvais renom au *Daroul qoummamèh*.

[3] Il est presque inutile d'observer que اهل الموت ne veut pas dire ici les habitants d'Alamout, mais bien les sectateurs de Hassan Sabbah.

dénonciation politique. En exposant à la risée du monde les vices charnels de l'individu, on lui fait un tort assez minime dans la société musulmane. Ces travers y sont trop répandus pour ne pas être tolérés. Mais en signalant à l'attention publique ses croyances intimes, si contraires à celles des masses, et que le musulman n'avoue qu'en tremblant, même au sein du foyer domestique, on lui inflige une flétrissure indélébile qui l'accompagne dans sa tombe et pèse sur sa mémoire même après sa mort. Cependant, quoique cette pièce de Khâcâni soit blâmable sous tous les rapports, on ne peut s'empêcher de reconnaître un certain courage moral dans ses emportements. A l'époque où vivait le poëte, attaquer les Bathniens, comme il le fait, n'était pas sans danger. La susceptibilité de ces novateurs musulmans était souvent irritée par des propos beaucoup moins directs et beaucoup moins offensants que ceux dont s'est servi Khâcâni.

Les poëtes orientaux ayant rarement l'habitude de dater les pièces qu'ils composent, nous ne saurions rapporter cette satire à une époque précise; mais il me semble néanmoins possible de l'indiquer approximativement. Je commencerai par observer que, dans tous les manuscrits où on l'a reproduite, elle fait partie du recueil que Khâcâni a intitulé : *Cadeau aux deux Iraqs*, terminé après son second voyage à la Mecque, qui a eu lieu, comme nous le verrons, en 551 de l'hégire. Mais il ne faut pas croire pour cela que toutes les pièces qui entrent

dans ce recueil aient été nécessairement composées pendant ou après ce voyage. La satire contre Aboul-O'ula me servira de preuve du contraire. Cette pièce est presque toujours placée après les vers consacrés à la mémoire du père, de la mère, de l'oncle de Khâcâni, et une quassidèh sur son origine. Ainsi l'on dirait qu'avant d'attaquer son maître il tenait à cœur de démentir les insinuations outrageantes que son ennemi faisait circuler, tant sur son compte que sur la réputation de ses proches parents. Or nous savons qu'Aboul-O'ula, vers la fin de sa vie, avait rétracté publiquement les calomnies qu'il avait répandues sur le compte de Khâcâni. Il le fit dans une pièce de vers connue, où il dit avoir soixante ans. Nous savons aussi qu'entre 512 et 515 il était déjà établi à la cour de Manoutchehr, et qu'il avait des élèves; ce qui fait supposer qu'à cette époque il devait avoir au moins vingt-cinq ou trente ans, et que, par conséquent, il devait être né entre 482 et 490 de l'hégire. Ainsi les excuses adressées par Aboul-O'ula à Khâcâni doivent avoir été faites entre 542 et 550, et, par suite, la satire en question ne pouvait pas être écrite après 550. Il est impossible aussi de la reporter à une époque antérieure à l'année 532, par la raison que Khâcâni y parle de Hassan, fils de Sabbah, et de Kial Bouzourg, comme de personnages morts. Or, Hassan mourut en 518, et Kial ou Kia Bouzourg Umid, comme l'a suffisamment prouvé M. Defrémery dans son savant Mémoire sur les Seldjouquides et les Ismaéliens

(p. 125, note 2), le 26 de djoumadi-assani de l'année 532 de l'hégire (11 mars 1138). Cette période de dix-huit années, où l'on peut placer, avec probabilité, l'époque de la querelle entre Khâcâni et son maître, peut encore être réduite de quelques années, par l'observation suivante. Nous avons vu que Khâcâni mentionne un pape Pierre; or, comme ce nom ne se trouve pas dans la liste des souverains pontifes, on pouvait admettre deux choses : 1° qu'il entendait sous ce nom, en général, les successeurs de saint Pierre, et 2° que ce soit une transformation barbare d'un autre nom quelconque qui se rapprocherait de celui de Petros (Petrus). La première de ces hypothèses ne contribuerait en rien à la solution de la question qui nous intéresse. La seconde est inadmissible, car, entre les années 1110 et 1187, la chaire de Saint-Pierre a été occupée par Pascal II, Gélase II, Calixte II, Honorius II, Innocent II, Célestin II, Eugène II, Adrien IV et Alexandre III, et aucun de ces noms ne peut être confondu, même par une oreille orientale, avec celui de Petros. Mais en 1130, à la mort d'Honorius II, deux papes furent élus: Innocent II et le cardinal Pierre, fils de Pierre Léon. Ce dernier, grâce à l'éclat de sa naissance et à ses grandes richesses, s'établit comme anti-pape à Rome, sous le nom d'Anaclet II. Le pape Innocent II le frappa, en 1134, au concile de Pise, d'un anathème; mais cela ne l'empêcha pas d'occuper le saint-siége de Rome pendant sept ans, onze mois et vingt-deux jours, à partir de son élection. (Voyez

Histoire universelle, traduite du latin du père Tursellin, jésuite. Amsterdam, MDCCVIII, p. 310, note 1 de la même page.) Cette circonstance semble indiquer que Khâcâni avait en vue précisément le cardinal Pierre Léon, que les croisés pouvaient appeler pape Pierre, et qu'ainsi sa querelle avec Aboul-O'ula tomberait entre les années 532 et 540 de l'hégire.

C'est probablement aussi vers cette époque que Khâcâni quitta sa ville natale et se rendit à la cour des Chirwan-chahs. Ces souverains, depuis l'avénement d'Akhistan, ne résidaient plus à Guerchassib ou Guerchassif, ancienne capitale de leur dynastie, mais bien à Bakou, que le nouveau roi s'appliquait à embellir. Les auteurs orientaux écrivent de trois manières différentes le nom du Chirwan-chah de cette époque. On le nomme Akhistan, Akhsitan et Akhtisan, et comme il s'agit toujours d'un même homme, j'accepterai l'orthographe de son nom sous sa première forme.

Akhistan, fils du khâcân Manoutchehr, naquit la même année que Khâcâni et monta très-jeune sur le trône, que son père n'occupa que pendant dix-huit ans. Au commencement de son règne, il remporta quelques victoires; notamment il repoussa une attaque des Russes et agrandit ses États au nord en enlevant au wali de Derbend un château fort nommé Chabran. On voit encore, de nos jours, à gauche de la route qui conduit de Bakou à Kouba, les ruines de cette fortification où Khâcâni devait bien-

tôt expier si cruellement son peu de succès à la cour. Le roi, gâté dès sa première jeunesse par les adulations des courtisans, et rendu orgueilleux par des triomphes faciles, n'était pas un maître aisé à contenter. Khâcâni faisait de son mieux; nous trouvons dans ses œuvres une dizaine d'épîtres louangeuses, adressées à Akhistan, à sa femme, Siffet-Eddine *Banou*, à la principale femme du chah, Ismet-Eddine *Banoui-Banouan*, et à l'une des femmes du chah, sans indication de nom. Les ministres d'Akhistan et les membres influents du clergé de Chirwan n'étaient pas oubliés non plus. Le poëte adressait même ses hommages aux voisins de son souverain, et quelques-uns de ces princes se montraient très-libéraux envers lui. Ainsi, j'ai trouvé dans une légende placée en tête d'une des odes qu'il avait adressées à l'Ispehbed Lialou Chir, que ce dernier lui avait envoyé en retour de son épître deux mille dinars en or. Mais toutes ces flatteries versifiées ne réussissaient pas à rendre agréable la position du poëte à la cour de son souverain, et nous le voyons bientôt en proie à la tristesse profonde de ne point pouvoir quitter sa prison dorée. A une cour musulmane, tout homme qui ne peut s'absenter sans une autorisation spéciale n'a qu'un seul moyen de l'obtenir, c'est de solliciter la permission d'aller à la Mecque. Chaque musulman étant obligé par la loi d'accomplir, une fois dans sa vie, ce pèlerinage, si ses moyens le lui permettent, il est impossible au souverain de lui en refuser l'autorisation, sans com-

mettre un acte d'impiété. Malheureusement pour Khâcâni, il avait déjà fait ce voyage étant bien jeune, car, quelques années avant 551, il parle de ce pèlerinage comme d'un événement ayant eu lieu trente ans auparavant. Cette indication fait supposer qu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans il avait accompagné son oncle dans son voyage à la Mecque, et c'est sous ce prétexte que le chah pouvait honorablement remettre d'année en année l'autorisation de quitter ses États, sollicitée avec instance par le poëte poursuivi par des envieux et des intrigants. Khâcâni n'a pas manqué d'insérer dans les vers qu'il composa à cette époque des insinuations et des plaintes directes à cet égard ; mais nulle part il ne s'exprime avec autant de franchise que dans une ode récitée devant le chah à l'occasion d'un nouvel an quelconque, sans indication précise de date. Nous y lisons :

امسال اگر زکعبه مرا باز داشت شاه
زین حسرت آتشی بسویدا برآورم
گر بخت باز بر در کعبه رساندم
کاحرم ج وعمره مثنّا برآورم
سی ساله فرض بر در کعبه کنم قضا
تکبیر آن فریضه ببطحا برآورم

Si cette année le chah m'empêche d'aller à la Kaaba, le regret consumera mon cœur. Mais si le bonheur me conduit encore une fois à la porte du sanctuaire, et que j'aie la

possibilité d'accomplir de nouveau l'*ihram du Hadj* et l'*ihram de l'Umrèh*, je m'acquitterai de mes devoirs de trente ans, et je prononcerai, à Betha, l'*Allahou Ekber* obligatoire.

Non content de solliciter cette permission de son propre souverain, Khâcâni s'adresse à un parent de l'empereur de Byzance. Nous donnerons, dans la seconde partie de ce mémoire, le texte et la traduction de cette ode remarquable à beaucoup d'égards ; mais ici je me bornerai à observer qu'il le prie « de lui obtenir du grand chah la permission de visiter Jérusalem. » Cette ode porte, dans beaucoup de manuscrits, la légende suivante : « Au Grand de Roum, au Glaive de l'État et de la Religion, le Quaissar. » Et ce dernier titre pourrait faire croire au premier abord que Khâcâni a eu l'idée bizarre de porter ses plaintes au pied du trône de Byzance. Mais, sans s'arrêter à la singularité d'une pareille démarche de la part d'un musulman de l'époque des croisades, il y a deux vers de cette ode qui s'opposent positivement à voir, dans le Quaissar de Khâcâni, l'empereur du Bas-Empire. Ces vers sont ainsi conçus :

Mais pourquoi faut-il que j'aille jusqu'à Byzance pour y chercher refuge contre l'oppression ? Le souverain de Byzance, A'zzoud-Daulet, est ici !

Or, comme il est parfaitement certain que pendant tout le vi^e^ siècle de l'hégire aucun empereur byzantin n'a entrepris des courses aussi éloignées de sa résidence habituelle, il est impossible de ne pas reconnaître, dans ce prince voyageur, Isaac, frère

de l'empereur Jean Comnène. Brouillé avec son frère, Isaac se retira auprès du sultan d'Iconium. Il essaya de pousser les princes musulmans à attaquer les États de son frère; mais ayant bientôt manqué d'argent, il n'eut aucun succès dans son entreprise, et revint en 1138 à Constantinople avec son frère, qu'il rejoignit en route lors de son retour de l'expédition d'Antioche. (Voy. *Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau, 2e édit. t. XVI, p. 46.) Je crois devoir reporter à la même époque la première quasidèh de Khâcâni sur le Khorassan, qui commence par les vers :

چه سبب سوی خراسن شدیم نگزرند
عندلیبم بگلستان شدیم نگزرند
نیست بستان خراسن را چو من مرغ
مرغم اوخ سوی بستان شدیم نگزرند

Par quelle raison me défend-on d'aller dans le Khorassan? La peur me portait à me cacher dans un parterre de fleurs, on m'en empêche. Dans les jardins du Khorassan, il n'y a pas encore d'oiseau de mon espèce. Oui, je suis un oiseau; mais hélas! c'est d'aller dans le jardin que l'on m'empêche.

Las de voir ses sollicitations accueillies par des refus, Khâcâni écrivit une élégie charmante, remarquable par l'élégance des images et par l'harmonie du rhythme. Elle commence par les deux vers suivants très-populaires, jusqu'à nos jours, en Perse :

آن مصر مملکت که تو دیدی خراب شد
وآن نیل مکرمت که شنیدی سراب شد

Cette Égypte que tu as vue est une ruine, et ce Nil de bonté dont tu as entendu parler est un mirage.

Cependant les prières du poëte furent enfin écoutées; il obtint la permission de quitter les États du Chirvan-chah et se mit en route, accompagné d'un ami qu'il nomme Émir Salèh.

Avant de suivre Khâcâni dans son pieux pèlerinage, je crois devoir résoudre une question qui le regarde, notamment de savoir s'il était sunnite ou chiite. Cette circonstance, peu intéressante pour les Européens, est d'une haute importance en Orient, et je dois déclarer, au grand désappointement de tous les admirateurs de Khâcâni en Perse, qu'il ne peut y avoir le moindre doute qu'il n'ait été sunnite, et sunnite très-zélé. Nous avons déjà vu que le père de son oncle portait le nom d'Othman, abhorré par les chiites; mais nous avons de plus son propre témoignage, qui ne laisse aucun doute à l'égard de ses croyances. Dans sa fameuse quassidèh du désert, nous lisons les deux vers suivants :

بو بکر سیرتست وعلی علم تا ابد
من در دعا بلالش ودر حکم قنبرش

Conservant à jamais le caractère d'Abou-Beckr et la science d'A'ly, je serai son Bilal pendant la prière, et devant ses ordres, je serai son Qamber[1].

[1] Bilal était *muezzin* du Prophète, et Qamber serviteur d'Aly.

Vers qu'aucun chiite n'écrirait, même en faisant le *taiyat*.

A ce qu'il paraît, la position du poëte, au moment où il prenait congé de son pays natal, n'était pas très-brillante, car voici ce que nous lisons à ce sujet dans une petite pièce de vers intitulée : در ذکر سفر خویش بوقتیکه از شروان عزیمت کرده بود « sur son voyage à l'époque de son départ de Chirwan : »

کاول که مرا امیر دوران
برهاند زشهر بند شروان
صحرای سفر گرفتم از پیش
بر لاشه عزم لاشه خویش
از شط وبال بحر شروان
جستم بعراق مقصد جان
این بحر سیه بجای ماند
زان سوی سپید رود راندم

Au moment où Dieu me libéra des murs de Chirwan, je commençai mon voyage sur une haridelle. J'ai traversé sur la croupe de ma rosse les rives du fleuve du Chirwan dans sa partie supérieure, et je m'élançai vers l'Irak, but des aspirations de mon cœur. Je laissai derrière moi la mer de noirceur et je galopai au delà du fleuve Blanc (Sefid-Roud).

Mais la liberté et les paysages grandioses qui s'offraient à sa vue le consolèrent bientôt, et voici des

vers que lui inspira le mont Savalan, distinctement visible d'Ardebil :

قبله اقبال قلّه سبلان دان
کی ز شرف کعبه واز قطب کمال است
کعبه بود سبز پوش اوزچه پوشد
جامهٔ احرامیان که کعبه جانست
در خبری خوانده‌ام فضیلت آنرا
خواست مرا زوی قرب سه سال است
رفتم تا بر سرش نثار کنم جان
کوست عروسی که امّهات جبال است
چادر بر سر کشید تا بر دامن
یعنی بِکرم من این چه لاف محال است
مُقْعِد چندین هزار ساله عجوزی
بِکر کجا ماند این چه نادره حالست
موسی وحضر امده بصومعهٔ او
صومعه دارد مگر فقر مثالست
هست همانا بزرگ بینی این زال
چادر از آن عیب پوش بینی زالست
گُفتم چادر زروی باز نگیری
بِکرنهٔ شرم داشتن بخصالست

گفت پس از چار مه که چادر من باد
خرقه کند بهر عرس جای وصالست
ازسر بکران غیب چادر غیرت
بفکن خاقانیا که بر تو حلالست

Quibleh du bonheur, cime du Savalan, par ta noblesse tu es le pôle de la distinction. Si la Kaaba est vêtue de vert, que vas-tu revêtir? Tu prendras le costume des Ihramiens, car tu es la Kaaba de l'âme [1]. J'ai lu, dans une notice, des détails sur ta perfection, et voilà bientôt trois ans que je désire vivement faire l'ascension de ta cime, pour y sacrifier mon âme. Où donc est la promise? Quoi! c'est cette mère des montagnes qui se voile de la tête jusqu'à la base; elle a l'air de dire: « Je suis vierge. » Quelle est donc cette prétention impossible? Vieille, percluse depuis plusieurs milliers d'années, comment a-t-elle pu garder sa virginité? — C'est un cas étrange. Moïse et Khizr visitèrent son ermitage; mais si elle a un ermitage, elle doit avoir fait vœu de pauvreté! Oh! mais cette vieille a un long nez, et le voile sert à cacher ce défaut [2]. Je lui dis: « Ne retires-tu jamais le voile de ta figure, tu n'es pas une vierge pour faire la prude? » Elle répondit: « Après quatre mois le vent aura déchiré mon voile, c'est le jour de ma noce, c'est le temps des rendez-vous. » Découvre, ô Khâcâni! la tête des vierges mystérieuses [3], arrache-leur le voile de la jalousie, cela t'est permis.

[1] La cime du mont Savalan, étant au-dessus de la ligne des neiges perpétuelles, en porte toujours quelques traces, et Khâcâni pouvait bien la comparer aux *Ihramiens*, qui doivent se coiffer d'un morceau de toile blanche. جان ne rime pas avec کمال, mais ce vers est ainsi dans tous les manuscrits que j'ai consultés.

[2] La partie occidentale du mont Savalan s'étend en forme de promontoire allongé, qu'on peut très-bien comparer à un long nez.

[3] D'après le commentaire, les vierges mystérieuses sont les propres vers du poëte, remplis d'allusions mystérieuses. Ceci est bien vrai; mais Khâcâni se donne rarement la peine de leur arracher leur voile.

Cette description assez exacte du mont Savalan prouve que le poëte a été à Ardebil en hiver, époque de l'année où cette montagne, haute de quinze mille pieds, reste des mois entiers ensevelie dans les brouillards. Je crois que c'est de l'Aderbeidjan qu'il a adressé sa seconde épître au Khorassan, car ces vers

گر از شروان بدر اند اخت موا دست وبال
خیر وان بکله شرف وان بخراسان یابم

Quoique mes deux proches, ma tête et mes ailes soient en dehors du Chirwan, je trouverai dans le Khorassan l'équivalent (de ce que j'ai laissé chez moi) en biens et en honneurs[1],

ces vers, dis-je, prouvent qu'il les a écrits ailleurs que dans son pays natal. Plus loin, il examine la route qu'il pourra prendre afin de se rendre dans le Khorassan, et il dit :

رخت عزلت بخراسان برم انشا اللّه
که خلاص از پی دوران بخراسان یابم
از ره ری بخراسان نکنم رای دگر
که ره از ساحل حزران بخراسان یابم

[1] Je prends ici le mot گر ou اگر pour گرچند ou اگرچه comme il en a très souvent la signification ; mais on peut aussi le traduire par *si*, et dans ce cas les vers cités doivent être traduits « si (un jour) mes deux proches, ma tête et mes ailes sont hors du Chirwan, etc. »

به پرپشته اگر بر سر دریا گزرم
میل آن پشته پران بخراسان یابم
سوی دریا روم وبر طبرستان گزرم
کافتیبر طبرستان بخراسان یابم
چون امل رخ آمال بگرگان دارم
یوسف دل نه بگرگان بخراسان یابم

Je porterai dans le Khorassan les habits de la retraite, et, Dieu aidant, j'y serai à l'abri de la persécution et des vicissitudes. Si je ne me rends pas dans le Khorassan par le chemin de Rei, j'ai une autre route, je la trouverai en longeant la côte du Ghilan. Si je traverse la mer jusqu'à Pirpuchtèh, le versant (c'est-à-dire l'autre versant) de ce mamelon me conduira vers le Khorassan. Si je suis la plage maritime et que je passe à travers le Tabéristan, c'est au Khorassan que je trouverai les trésors des cavernes du Tabéristan [1]. Si, par Amal, je porte les soupirs de mes espérances à Gourguen, ce n'est pas là, mais bien au Khorassan, que je trouverai le but que cherche mon cœur.

Plus loin il dit :

چون زمن اهل خراسان همه عنقا بینند
من سلیمان جهانبان بخراسان یابم

Comme tous les Khorassaniens me prennent pour un *unqa*, c'est là que je trouverai le Salomon gardien de l'univers.

[1] Aucune province de la Perse n'est si renommée pour ses trésors cachés que le Mazandéran ; c'est une réputation qui lui est restée du temps des *Divs*.

Ce compliment est évidemment adressé au Seldjouquide sultan Sendjer. Mais comme ce souverain restait rarement longtemps dans sa capitale, Khâcâni, prévoyant qu'il pouvait ne pas l'y trouver, insère aussi un compliment à l'adresse de son lieutenant. Notamment, il dit :

در خراسان دلش سنجر همت که نشست

بدل سنجر سلطان بخراسان یابم

Comme c'est au cœur du Khorassan que réside la puissance du sultan Sendjer, c'est dans le Khorassan aussi que je trouverai le subrogé du sultan Sendjer.

Je ne crois pas qu'il ait jamais exécuté cette intention ; au moins, rien dans ses écrits ne nous indique qu'il ait visité le Khorassan. Sa piété l'attirait vers l'occident. Le *Cadeau des deux Iraks* nous a conservé un itinéraire très-détaillé de son voyage. Nous y voyons que par le Kouhistan, infesté à cette époque par des bandes de voleurs, le poëte, tout en se plaignant du soleil et de son ardeur, se rendit à Hamadan, résidence du Seldjouquide Mouhammed, fils de Mahmoud. Il se fit présenter à ce prince, et nous trouvons, dans son itinéraire poétique, un éloge de la cour de ce prince et de ses troupes. Hamadan fit une bonne impression sur Khâcâni. Il y resta assez longtemps, comme il le dit lui-même dans son éloge de cette capitale de l'Irak. Entre autres choses, nous y lisons :

چون در همدان مقر گرفتی
خط همدان که برگرفتی

Comme tu as élu Hamadan pour ta résidence, tu en adoptas aussi les coutumes.

Il parle du commerce étendu de cette ville, des nombreuses caravanes qui s'y rendent de toutes parts, et il loue beaucoup ses vastes bazars couverts. C'est pendant sa station à Hamadan qu'il fit la connaissance de l'iman Mudjd-Eddine Khalil, de ses enfants qui portaient les titres de Fakhr Eddine et d'I'mad Eddine. Il parle aussi avec beaucoup d'éloges du Melik-Oul-Ghouzzat-Kafi Eddine-Ahmed, de Mudj Eddine-Aboul Qassim, fils de Dja'fer Cazvini, et de l'iman Razi. Je mentionne tous ces personnages, peu connus du reste; dans un cas donné, cela pourra aider à retrouver l'époque où ils vécurent. Khâcâni quitta Hamadan probablement au printemps, car nous lisons dans une pièce intitulée : *Nouvelle plainte contre le soleil et louange de Baghdad :*

از سفر چه حاصل است باری
جز چهره کشادن بهاری

En vérité, qu'est-ce que l'on a du voyage, s'il ne dévoile pas les beautés du printemps?

La capitale des califes fit une impression profonde sur le poëte; aussi commence-t-il son ode

louangeuse adressée à cette ville par cet exorde remarquable :

شهر بنی چو فکر دانا در روی همه کاینات پیدا

Tu vois une ville (puissante) comme la pensée d'un sage, point saillant entre tous sur la face de l'univers.

Khâcâni consacre plusieurs chapitres de son itinéraire à la description de Baghdad. Il parle du Tigre, du faubourg de Kerkh, des nombreuses embarcations qui sillonnent le fleuve et du palais des khalifes. Il adresse des louanges à la dynastie des A'bbassides et au khalife régnant Muqtafi, de même qu'aux saints et aux savants de la capitale. Parmi les personnes qu'il honore de ses louanges, nous nommerons le fils du khalife Chehab Eddine-Abou Nassr Youssouf et son frère Fakhr Eddine, l'iman Abou Hassan, fils de Khill, l'iman Fakhr Eddine-Ahmed, Zia' Eddine et Abou Fazl. Mohammed Sa'd Achéri. Ayant accompli un pèlerinage au tombeau d'A'ly, il part pour la Mecque et entre dans le désert. Mais la première impression que fit sur lui la nature imposante de cet océan sec est loin de se traduire en vers aussi éloquents que ceux qu'il lui adresse à son retour de Syrie et qu'il dédie à Djemal Eddine de Moussoul. Cette dernière pièce, d'une grande beauté, est un peu longue, ce qui la rend très-inégale dans sa marche. L'inspiration du poëte lui fait quelquefois défaut, et il la remplace fort

désavantageusement par des figures de rhétorique. Néanmoins son commencement est très-remarquable :

سرحدّ بادیه روان باش بر سرش
تریاك روح کُن زسموم معطرش

C'est la lisière du désert, entres-y et aspire son parfum, le *Teriak* du Samoun.

Par Berkeh, Betha et le mont A'rafat, Khâcâni se rendit à la Mecque. Chemin faisant, il adresse quelques strophes aux Ghazis, défenseurs de l'islam, aux muezzins, il décrit le mont Rehmet et Moùzdaléfat, endroit situé entre l'A'rafat et Samma et très-révéré par les musulmans. Arrivé au but de son voyage, son cœur s'épanche en louanges adressées à tout ce qu'il y voit. Il décrit la Pierre Noire, le puits de Zemzem, l'aqueduc doré, les monts Marvêh et Safah, entre lesquels les pèlerins doivent courir, et enfin il adresse au temple de la Mecque plusieurs odes louangeuses. Les quassidèhs écrites en l'honneur de la Kaaba, tant en persan qu'en arabe, sont évidemment aussi de cette époque. Il est difficile d'analyser ces pièces, et quoique elles soient riches en beautés littéraires, elles ne valent pas la peine d'être traduites, ne présentant de l'intérêt qu'aux musulmans pieux. Le poëte aspirait évidemment à produire quelque chose de semblable aux moallaqats, et j'ai vu, dans un commentaire de Khâcâni, que ses poésies eurent aussi l'honneur d'être

suspendues au temple de la Mecque. Arrivé à Médine, il décrit la forêt des palmiers, la ville, le tombeau du Prophète, lui adresse quatre odes et prétend même avoir eu l'honneur de lui réciter ses vers.

Khâcâni quitta le Hedjaz avec une caravane syrienne et se rendit par Damas à Mossoul. Le chef de cette dernière ville, le roi des vizirs, Djemal Eddine, le reçut avec beaucoup de distinction et le combla de riches cadeaux. Au nombre de ces présents, il lui donna une bague à talisman qui devait lui porter bonheur, et qui, tout au contraire, lui attira la disgrâce d'Akhistan à son retour dans le Chirwan. Khâcâni ne tarit pas de louanges sur cet homme généreux; il lui a dédié une foule de pièces de vers et, comme nous l'avons déjà dit, son ode sur le désert. De Mossoul, Khâcâni se rendit à Ispahan. Dans cette ville célèbre par le grand nombre de ses savants et de ses poëtes, l'illustre Chirwanien fut aussi très-bien reçu, quoique les habitants d'Ispahan se crussent en droit de lui garder rancune. On attribuait à son influence ce quatrain malicieux de son élève Mudjir Eddine de Beloqan :

گفتم زعراق قوّت جان خیزد
لعلیست مروّت که ازان کان خیزد
کی دانستم کاهل صفاهان کورند
با ابن همه سُرمه کزصفاهان خیزد

Je me suis dit que c'est dans l'Irak que l'âme puise sa force, que c'est de ses mines que l'on extrait le rubis de la virilité. Comment pouvais-je savoir que les habitants d'Ispahan sont aveugles malgré tout le *surmêh* (manganèse) que l'on trouve à Ispahan ?

Un poëte de cette ville, Djemal Eddine A'bdoul Rezzaq, ayant eu connaissance de ce quatrain, y répondit par un sixain beaucoup plus fort, mais infiniment plus grossier. En voici le texte, qui, du reste, n'offre aucune difficulté :

هجو میگوئی ای بحرك هان
تاتورا ازین هجاء بجان چه رسد
کیر در کون گنجه وتغلیس
تا بشروان وبیلقا چه رسد
تیز برش میر خاقانی
تا بتو خام قلتبان چه رسد

Khâcâni s'est empressé de se disculper de ce soupçon. Dans sa grande quassidèh, écrite en l'honneur d'Ispahan, que nous publierons dans la seconde partie de ce mémoire, faisant une anagramme du nom de son élève *Mudjir,* et le désignant par *Radjim*, « repoussé de Dieu, » il dit :

« Le *dive* repoussé, voleur de mes vers, se permit de dépasser la limite de ses forces, dans son épigramme sur Ispahan. Aussi ne se lèvera-t-il pas

avec un visage blanc au jour du jugement dernier, lui qui osa noircir le cou d'Ispahan. »

Nous ignorons combien de temps Khâcâni resta dans cette ville, où il arriva probablement en 552 de l'hégire[1]. Les honneurs et les compliments qu'on avait prodigués à Khâcâni à Baghdad, à la Mecque, à Mossoul et à Ispahan, pouvaient tourner une tête moins impressionnable que ne l'était celle du poëte du Chirwan. Il n'est donc pas étonnant qu'il revînt à la cour de son souverain beaucoup plus vain et plus susceptible qu'il n'en était parti. Il nous donne lui-même la mesure de la haute idée qu'il avait, à cette époque, de sa personne, car il me semble que la pièce que je vais citer, et que j'extrais du *Cadeau des deux Iraks*, devait être écrite peu de temps après son retour dans sa patrie. Voici cette pièce curieuse :

در روی زمین نظیر من نیست
کسرا بجهان چنین سخن نیست
زین پس همه از سخن سخن پُرس
اسرار سخنوری زمن پُرس
یک ذرّه بُدم زمایهٔ عقل
خورشید شدم بسایه عقل

[1] Je dis probablement en 552, car, dans sa quassidèh d'Ispahan, il dit que, en 551, il était à Mossoul; or il est certain qu'il y resta assez longtemps.

خورشید سخن منم جهاندار

وین شاعرکان همه قمر وار

از من سه مرتبه فرودند

سرمایهٔ خود زمن فزودند

مه بی خور اگرچه نور باشد

در حضرت خور نه عور باشد

بی من همه گر قمر نمایند

هیچ اند همه چو نزدم آیند

Je n'ai pas d'égal sur la terre, personne au monde ne possède une parole semblable à la mienne; c'est pourquoi tous ceux qui s'intéressent aux mots voilés viennent me demander les secrets de l'éloquence. J'étais un atome de levain du génie, et je suis devenu un soleil à l'ombre de l'intelligence. Je suis le soleil de la parole, je gouverne le monde, et ces petits poëtes ne sont que des lunes. Ils sont à trois degrés au-dessous de moi, et ils osent lever leur tête au-dessus de la mienne. Quoique la lune ait de la lumière, même en l'absence du soleil, cependant en sa présence elle est comme borgne, et si, sans moi, on les prend pour des lunes, ils ne sont rien dès qu'ils se trouvent à côté de moi.

Pour se donner encore plus d'importance, il imagina que Khizr lui apparut pendant son voyage, qu'il lui récita ses vers et que sa poésie fut très-applaudie par le prophète errant depuis tant de siècles. Le roi eut vent du talisman apporté par Khâcâni; il le lui fit demander, mais le poëte refusa de le livrer. Cette opposition à la volonté du

souveram, probablement aussi les bruits propagés par ses ennemis sur son désir de se mettre sous la protection d'un autre prince, lui valurent une disgrâce complète et un cruel emprisonnement dans les cachots du château fort de Chabran. Du reste, Khâcâni lui-même nous apprend le prétexte de son emprisonnement. Dans sa célèbre quassidèh connue sous le nom de *Habssièh*, que nous publierons dans la seconde partie de ce mémoire, il dit : « Si même je buvais du vin, je l'aurais mérité. Je suis au paradis et je bois, c'est pur et c'est permis. »

Hammer, d'après Douletchah de Samarcande, croit que le poëte a été emprisonné avant son voyage à la Mecque; mais cette supposition me paraît être entièrement gratuite, et, selon moi, rien, dans les écrits du poëte, ne semble l'indiquer. Au contraire, dans les pièces rédigées évidemment pendant son pèlerinage, il se plaint souvent de son sort, maudit les envieux et les intrigants qui le poursuivaient, mais il ne mentionne nulle part son emprisonnement. Ainsi, il raconte à son protecteur de Mossoul sa vie passée, et lui dit seulement :

دربند نجوم جاه مانده هزار بی حطاب رانده

J'ai été attaché aux gens élevés comme des astres, et j'ai éprouvé mille injustices.

De même, dans les vers que nous venons de citer, écrits au commencement de son voyage, c'est à tort que quelques personnes prennent les

mots شهربند شروان dans le sens de « prisons de Chirwan. » Ce n'est pas à Chirwan, mais à Chabran que le poëte a été enfermé, et ces mots veulent dire simplement « murs de Chirwan », comme je les ai traduits, bien que Khâcâni emploie le verbe رهانیدن qui veut dire « mettre en liberté ». Un seul vers de son ode écrite en prison pourrait donner le droit de rapporter cet événement fâcheux à l'époque de la jeunesse du poëte. Il s'adresse aux grands, ses persécuteurs, et il dit : « Ô mon Dieu ! pardonne aux grands qui, sous l'influence du fiel de la puissance, n'ont pas hésité à prononcer leur *que Dieu détruise* sur ma jeunesse et sur mes espérances. » Khâcâni se sert dans ce passage du mot خضراء qui, à proprement parler, veut dire « verdure », mais qu'on emploie aussi dans le sens de « fraîcheur » et de « jeunesse ». On est libre de choisir la meilleure de ces trois significations; cependant je crois que le poëte parlait de la fraîcheur et de la jeunesse de son âme et non de celle de son corps, d'autant plus qu'il est presque impossible d'admettre qu'un homme aussi véritablement remarquable que Khâcâni puisse se permettre de parler de sa personne, comme il le fait dans son ode, souvent mentionnée, s'il n'avait déjà fourni beaucoup de preuves de ses talents et s'il n'était pas sûr que le monde reconnaissait son génie. A la fin de sa quasidèh *Habssièh*, il dit :

« Je suis grand, je suis du nombre des esprits. Je suis du monde occulte et je suis saint par ma

naissance. Comment est-il donc possible que mon être puisse se laisser subjuguer par la matière. . . ? Je suis Khâcâni, le roi du royaume de la parole, et dans la trésorerie de mon éloquence, un seul point lumineux vaut le revenu de cent khâcâns. . . Si dans les sept climats il se trouve un homme capable de dire deux vers semblables aux miens, que je devienne infidèle, et que le *Daroul Qoummâmèh* soit pour moi la mosquée d'*Aqsa*. Je ne tournerai pas ma bride par crainte de ceux dont les actes sont semblables à la conduite d'Abou Lahab, car l'étrier de Mustapha est devenu mon but et mon refuge. Par la bienveillance d'Aboul Quassim, distributeur de bienfaits et prophète de Dieu, les rois de l'entendement sont mes serfs. »

Cette même pièce contient enfin un vers qui montre clairement que Khâcâni n'était plus jeune quand il fut mis en prison, car, après avoir donné quelques détails sur son passé, il ajoute : « Mon indépendance de vous, hommes grossiers, ne date déjà pas d'aujourd'hui. » Cette ode élégiaque nous fournit quelques détails curieux sur la manière dont on traitait à cette époque les prisonniers d'État dans les cachots des Chirwan-chahs. Ils étaient mis au secret absolu, et non-seulement on leur mettait des chaînes aux pieds et aux bras, mais leurs jambes étaient prises dans deux pièces de bois massives appelées *kundèh* كنده. De plus, on entourait le détenu d'espions cachés, qui avaient pour mission de rapporter au chah les lamentations et les paroles

de colère qui pouvaient s'échapper de la bouche des prisonniers. Cet état de choses a peu changé jusqu'à nos jours dans l'Asie centrale, la Perse et une grande partie de la Turquie.

Nous ne savons ni quand ni comment Khâcâni sortit de sa prison. En général, la vie du poëte depuis cette époque jusqu'à sa retraite à Tébris est presque inconnue. Ainsi, nous ignorons si c'est avant ou après cette époque qu'il a perdu son fils Rechid, pleuré dans deux longues élégies. Ces pièces ne présentent rien de bien saillant. Elles nous apprennent que le père faisait grand cas des talents de son fils, car il dit de lui, dans la première élégie :

گوهر دانش وگنجور هر بود رشید

قبله مادر ودستور پدر بود رشید

C'était une perle de science et un trésor payé chaque jour que mon Rechid. C'était un *quibléh* pour sa mère et un directeur pour son père que mon Rechid.

La seconde élégie nous apprend que son enfant avait des frères et qu'il est mort dans sa neuvième année. Ainsi Khâcâni dit dans un passage de cette élégie :

یوسف از برادران گم شد آفتاب از میان انجم شد

Joseph est perdu pour ses frères, un soleil a disparu du ciel étoilé.

Nous lisons plus loin :

دوّرِ نُه چرخ نازموده هنوز

سال عمرش دوده نبوده هنوز

Il ne fit pas neuf tours entiers, les années de sa vie n'avaient pas parcouru un cercle fermé.

Tout ce que l'on sait de positif sur les dernières années du séjour de Khâcâni dans sa patrie, c'est qu'il y resta assez longtemps pour assister à la triste fin d'Akhistan, dont il a pleuré la mort dans une ode très-longue et très-froide. C'est probablement sous le règne de son successeur que, très-âgé déjà, il se transporta à Tébris pour y passer le reste de ses jours, loin de ses protecteurs et de ses détracteurs. Ici vient se placer un épisode de sa vie intime, la perte de sa femme, qui a inspiré au poëte trois pièces de vers, dont la première est évidemment écrite pendant la maladie de sa compagne, qui a duré vingt-six jours. Je ne reproduirai en entier que cette première élégie, parce qu'elle me paraît remarquable par l'expression vraie du sentiment douloureux qui l'a inspirée. De toutes les poésies de Khâcâni, c'est peut-être la seule, selon moi, où il apparaît tel qu'on aime à se l'imaginer, c'est-à-dire un homme bon et sensible. La douleur lui fait oublier son érudition; sa poésie ne brille pas par des locutions difficiles à interpréter, ni par des artifices grammaticaux, mais elle va droit au cœur du lecteur et elle l'intéresse pour un malheur do-

mestique dont sept siècles nous séparent. En voici le texte :

بی باغ رخت جهان مبینام
بی داغ غمت جهان مبینام
بی وصل تو کاصل شدمانیست
تن را دل شادمان مبینام
بی لطف تو کاب زندگانی ست
از آتش غم امان مبینام
دل زنده شدی ببوی بویت
کان بوی زدل نهان مبینام
بی بوی تو کاشنای جان است
رنگی زحیات جان مبینام
بر دیده خویش چون کبوتر
جُز نام تو جاودان مبینام
بی سرو قد تو جعد شمشاد
بر جهان بوستان مبینام
یك دانه آفتاب بی تو
بر گردن اسمان مبینام
در دانه دل زگشت وشادی
یك خوشه بسالیان مبینام

در آینه دل از خیالت
جُز صورت جان عنان مبینام
تا وصل تو زان جهان بیاید
دل را سُر این جهان مبینام
چو حُقّه سینه بر کشایم
جُز راز تو در میان مبینام
گر عمر گِران کند سودات
سودای ترا گِران مبینام
گفتی دگر کُنی مفرمای
کان در ورق گمان مبینام
بی تو من وعیش حاش الله
کز خواب خیال ان مبینام
خاقانی را زدل چه پُرسی
کانست که کس جنان مبینام
حالی که بدشمنان بخواهم
حسب دل دوستان مبینام
غم خوار ترا بخك تبریز
جُز خاك تو غم نسان مبینام

Je vois le monde sans attraits et je ne puis l'envisager sans douleur. Sans le plaisir de te voir, essence de ma joie, il m'est impossible de concevoir mon corps avec un cœur

joyeux. Sans tes caresses, sources de ma vie, je n'entrevois pas de salut contre l'ardeur de mes douleurs. Mon cœur ne vivait que par les émanations de ton parfum, et il m'est impossible de concevoir que mon cœur en soit privé. Sans ta douce haleine, amie familière de mon âme, la vie de mon âme me paraît incolore. Comme une colombe, je n'ai sous mes yeux rien que ton nom, et je ne verrai que lui pendant l'éternité. Sans ta taille de cyprès, sans tes boucles touffues comme le feuillage de buis, je ne vois plus de jardin dans ce monde. Sans toi, il ne reste plus pour moi sur toute la face du ciel un seul rayon de soleil. Je ne trouverai jamais au fond de mon cœur ni joie, ni bonheur. En pensant à toi, je ne vois dans le miroir de mon cœur que des nuages de l'âme, et jusqu'au moment de notre rencontre dans l'autre monde, mon cœur ne conçoit plus de félicité dans celui-ci. En ouvrant les trésors de mon cœur, je n'y vois que ton reflet. Si ta maladie devait prolonger ta vie, ta maladie même me paraîtrait facile à supporter. Tu me dis de prendre une autre femme. Oh! ne parle pas ainsi, je n'en vois pas la possibilité même en imagination. Me voir joyeux sans toi; Dieu me pardonne si je puis l'entrevoir même en rêve. Le cœur de Khâcâni ne demande qu'une chose, c'est de ne plus voir un visage de femme. Maintenant, il faut que je dise à mes ennemis le désir de mon cœur (car pour des amis, je n'en vois guère), que celui qui te pleure soit enseveli dans la terre de Tébris; hors de tes cendres, je ne vois pas de limites à mes douleurs.

Dans la seconde élégie, le poëte est affaissé sous le poids de son malheur et évoque, dans son souvenir, son bonheur passé. Nous traduirons quelques vers de cette pièce pour en donner une idée :

پس وفا بر در دیاری داشتم

پس براحت روزگاری داشتم

چشم بد در یافت کارم تیره کرد
گر نه روشن روی کاری داشتم
از لب ودندان من بدرود باد
خوان آن سلوت که یاری داشتم
گنج دولت میشمردم لاجرم
در هر انگشتی شماری داشتم
خنده در لب گوی اهل داشتی
گریهٔ در بر گوّهی آری داشتم
من نبودم بی دل بیار انچنین
هم دل وهم یار غار داشتم

.....

پیش کز بختم خزان غم رسید
هم بباغ دل بهاری داشتم

J'avais un ami fidèle dans le pays, j'avais une existence tranquille, un mauvais œil m'aperçut et me lança ses flèches; autrement ma position était resplendissante. Mes lèvres et mes dents prononçaient toujours : sois béni, car j'avais un ami. J'avais à compter les trésors du bonheur, pas un de mes doigts ne restait sans emploi. Je possédais un être semblable au soleil, le sourire sur les lèvres. J'avais un témoin qui circulait dans ma poitrine; je n'étais pas sans cœur avec un pareil ami; j'avais un cœur et un compagnon d'infortune..... Avant que, par mon triste sort, fût venu l'automne de la douleur, j'avais aussi le printemps dans le jardin de mon cœur.

La troisième et dernière élégie est, selon moi, la plus faible, et je n'en citerai que quelques vers, à l'appui de ce que j'ai dit sur la maladie de la femme de Khâcâni :

ان تازه گُل مرا هنگام وداع امد
زان پس که بگزارد گلزار نگه دارش
شب بیست وششم رفت ان چارده ماه ما
شبهای وداع است این زنهار نگه دارش

Et il termine ainsi cette pièce :

شروانست که مار آمد بگُنج رها کردی
تبریز که گنج آمد بی مار نگه دارش

Il est venu le temps de dire le dernier adieu à ma fleur nouvellement éclose, car elle se propose de quitter le jardin de son gardien. Ma pleine lune disparut dans la vingt-sixième nuit; fais-y attention, gardien, ce sont les nuits des derniers adieux!..... C'est dans le Chirwan que le serpent creusa sa route souterraine; c'est à Tébris que la maladie enleva au gardien son trésor. »

Dans ces deux derniers vers, Khâcâni profite de la ressemblance de son des mots گنج et گُنج, dont l'un veut dire « trésor » et l'autre « souterrain, » et du double sens du mot بی مار, qui veut dire « malade » et « sans serpent. »

D'après Douletchah, Khâcâni mourut à Tébris en 582 de l'hégire; Hadji Khalfa, dans son *Taqwim*,

cite aussi cette date. M. Dorn, dans le Catalogue des manuscrits et des xylographes de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg (p. 329), dit que Khâcâni est mort en 586 = 1190, sans indiquer la source où il a puisé ce renseignement. Zein el-Abeddine, de Chirwan, dit, dans son voyage intitulé *Riaz ous-Siahé*, رياض السّياحه, que le poëte est mort en 590, et il ajoute que, d'après le *Nafahat*, cet événement a eu lieu en 595. J'ai prouvé ailleurs que cette dernière date est la plus probable, car Akhistan était encore vivant en 583, et comme nous avons vu que le poëte a écrit une élégie sur sa mort, il ne pouvait pas mourir lui-même avant cette date. (Voyez *Bulletin scientifique de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. XIV, nos 23 et 24, 1857.) Khâcâni a été enterré à Sourkhab, faubourg oriental de Tébris. D'après Douletchah, son corps reposait entre ceux de deux autres poëtes : Zahir Farïabi et Chabour Mohammed Echheri. Actuellement il ne reste plus de traces de sa tombe. Deux vieillards qui se rappelaient encore, en 1855, le grand tremblement de terre qui a dévasté Tébris, dans les trente dernières années du XVIIIe siècle, et qui a surtout bouleversé le sol de Sourkhab, m'avaient dit avoir eu connaissance, dans leur jeunesse, du tombeau du poëte chirwanien. En 1856, j'ai fait faire des fouilles, d'après leurs indications, dans le cimetière abandonné du faubourg oriental de Tébris; mais aucune des pierres tumulaires extraites à cette occasion n'avait le moindre rapport à Khâcâni, quoique deux d'entre

elles portassent des inscriptions en lettres cufiques enchevêtrées, et pussent bien être du vi^e^ siècle de l'hégire. Pendant sa longue existence, Khâcâni s'est trouvé en rapport avec les hommes les plus distingués du monde musulman. Dans le cours de cette notice, nous avons mentionné les noms de quelques-uns de ces personnages, et, pour compléter cette liste, nous dirons qu'on trouve, dans ses œuvres, des épîtres adressées aux Seldjouquides Mouhammed-chah et Giath Mouhammed, enfants de Melik-chah, à Djelal Eddine Kharezm-chah et au Chirwan-chah Feribourz, de même qu'à sa femme Ildjitchaq. Les vizirs auxquels il a adressé des compliments rimés sont : Razi Eddine Abou Nassr, Roukn Eddine Mouhammed, Zein Eddine et Moukhtar Eddine. Parmi les poëtes, il n'était en rapports directs qu'avec Watwat et Afdal Savouï.

On ignore si le poëte a songé lui-même à faire une collection de ses œuvres, mais il est permis d'en douter, car il y a un trop grand nombre de manuscrits qui diffèrent entre eux par la disposition des pièces. Il n'y a que le *Touhfet* qui ne varie presque pas ; aussi je crois que c'est la seule partie des œuvres de Khâcâni dont l'arrangement ait été arrêté du vivant de l'auteur. La seule chose que les copistes se permettent à l'égard de ce recueil, c'est de le placer tantôt au commencement, tantôt à la fin des œuvres de Khâcâni. Les autres parties des poésies de Khâcâni sont tout à fait à la merci des scribes. Non-seulement ils changent l'ordre dans lequel se suivent les

29 Septembre 1865. Paris
35 et 37 rue de Seine

Monsieur,

Je me fais un agréable devoir de Vous transmettre les compliments de Mess. Wright & Dorr. Je viens de voir le premier à Londres et j'ai reçu du second une lettre où il me prie de le rappeler à Votre bon souvenir. Je profite de cette occasion pour Vous offrir un exemplaire autographié à part de mon mémoire sur Khârizm et je me suis permis de marquer sur la page 30 une importante correction.

Agréez Monsieur l'assurance de ma parfaite considération

N. de Khanikoff

distiques, mais souvent encore ils font de l'érudition en remplaçant par d'autres les expressions du poëte. Ainsi, dans une petite pièce que nous avons citée et où Khâcâni décrit l'état piteux dans lequel il avait quitté sa patrie, il emploie un mot du patois لاشة, qui veut dire « rosse »; ses savants copistes, voulant ennoblir le style de l'auteur, font de sa monture inoffensive la phrase arabe لاشيّ, qui n'a presque pas de sens dans les vers de Khâcâni. Quelques-uns d'entre eux arrangent les pièces d'après leur contenu, sans trop regarder si le poëte change ou non de rime dans ses morceaux. D'autres, se tenant strictement à l'ordre alphabétique tantôt des rimes, et tantôt des *rédifs*, où il y en a, morcellent les pièces écrites sur un même sujet. Ainsi, des quatre exemplaires des œuvres de Khâcâni conservés à la Bibliothèque impériale de Paris, le meilleur, selon moi, est le numéro 411 de la collection Bruix, quoique toutes les légendes qui devraient se trouver à la tête des pièces de vers soient laissées en blanc. Dans ce manuscrit, les élégies sur la mort de Reschid, fils de Khâcâni, doivent être cherchées dans trois parties différentes du volume. Il n'y a pas d'autre moyen de remédier à cet inconvénient que de rechercher la plus ancienne copie existante des œuvres du poëte chirwanien, la purger des fautes d'orthographe et la publier. A ma connaissance, ni en Europe, ni en Asie, personne n'a songé à imprimer ni même à lithographier les œuvres complètes de Khâcâni. Dans le Journal asiatique de l'Inde britannique, on imprimait

parfois des passages plus ou moins longs, extraits de Khâcâni; ainsi, par exemple, nous trouvons quelques vers dans les numéros de janvier et février 1845, aux pages 229, 244, 356 et 415; mais ces passages y sont donnés sans variantes et sans traduction. Ce n'est qu'en 1855 que le savant professeur de persan au collége d'Agra, Mirza Aboul Hassan, a eu l'excellente idée d'autographier le *Touhfet el-Araqueïn*. Je dois à l'obligeance de M. Mohl la communication de ce livre rare et curieux, et, comme il me paraît être assez peu connu, car je ne l'ai trouvé cité nulle part, j'en donnerai ici une description succincte.

Le savant éditeur dit, à la première page, et il le répète dans une introduction rimée, qu'il l'a annoté et collationné lui-même sur *plusieurs* exemplaires, et il est à regretter qu'il ne se soit pas exprimé plus explicitement sur le nombre et l'âge des manuscrits qui lui ont servi pour ce dernier travail. Le volume du *Touhfet*, lithographié, est un in-octavo de 222 pages; le texte commence à la page 4 par les vers مایم نطارگان عمناك, et se continue sans interruption jusqu'à la page 32, consacrée à une note; puis il est encore interrompu à la page 101 pour la même raison, et il finit à la page 222 par le vers آمین آمین کناد جبریل. Ce recueil me paraît être très-complet, et il est conforme, dans la succession des morceaux, à l'ordre adopté dans les meilleurs manuscrits que j'ai eu l'occasion d'examiner; seulement la satire contre A'boul-Oula a été exclue par l'éditeur d'Agra. Son édition étant destinée à l'enseignement, cette

exclusion s'explique d'elle-même. Les notes occupent toutes les marges des deux cent vingt-deux pages, de plus il y a un feuillet intercalé entre les pages 6 et 7, et quatre feuillets placés à la suite de la dernière page du texte. Ces explications sont, pour la plupart du temps, fort instructives et très-utiles pour le lecteur, mais quelquefois elles sont trop courtes. Les variantes sont nombreuses et recueillies avec soin, mais souvent on ne comprend pas pourquoi l'éditeur a conservé une leçon évidemment fausse, en reléguant celle qui est bonne dans les variantes. Ainsi, pour n'en citer qu'une ou deux au hasard, nous lisons à la page 27 :

گه چون خبر آوری نموده

دوپای چو عنکبوت بوده

et, dans la variante, le mot دو est remplacé par ده, seul exact, sans aucun doute, car il n'y a pas d'araignées à deux pattes. A la page 112 nous lisons :

مکّه زمکانت اسمان است

کعبه بمحل قطب ازانست

et, dans la variante, les mots زمکانت sont remplacés par بمکانت, évidemment aussi les seuls vrais, car le poëte compare le territoire de la Mecque au ciel, dont le pôle est le temple de la Kaaba. L'écriture du volume autographié est une espèce de *chikastèh* très-lisible. Assez souvent le docte professeur place des signes-voyelles pour indiquer la lecture correcte; mais le

techdid ne jouit pas de sa faveur. En vrai poëte persan, il ne l'emploie qu'à son corps défendant, et encore n'est-ce que dans les mots tels, par exemple, que اللّٰه, où l'on pourrait bien s'en passer[1]. La ponctua-

[1] Je sais très-bien que le savant éditeur s'est conformé en cela à l'usage généralement adopté par les scribes persans; mais, dans un ouvrage destiné à l'enseignement, on pourrait bien, en faveur du lecteur, se départir de ce système, afin de lui faciliter la compréhension d'un auteur assez difficile. Pour ne laisser aucun doute sur le sens et la portée de mon observation, on n'a qu'à scander les huit derniers vers du *Touhfet el-Araqueïn*, terminé, comme l'on sait, par une épître louangeuse adressée à Djemal Eddine de Mossoul. Ces vers sont du mètre dit هزج مسدّس محذوف; ce mètre a six pieds, c'est-à-dire que chaque *missra'* est composé de deux مفاعيلُنْ et d'un فعولن. (Voyez *Journal asiatique*, cahier de mars 1848, Mémoire de M. Garcin de Tassy sur la prosodie de l'Orient musulman, p. 233 et note 1 de la même page.) Je commencerai par transcrire et par traduire ces vers :

از صورت عدل ذات او باد
عدلش مدد حیات او باد
گر هرچه بکارگاه دینی است*
از عدل دراز عمرتر نیست
نور الانوار بر سرش باد
ربّ الارباب یاورش باد
این دعوت را بگاه تهلیل
آمین آمین کناد جبریل

Que son essence soit l'image de la justice et que sa vie trouve un soutien dans l'équité; car rien, dans le monde religieux, n'a une existence aussi longue

* Ce vers est ainsi reproduit dans l'édition d'Agra; mais dans d'autres manuscrits on lit کز au lieu de گر, et je l'ai traduit comme s'il y avait کز.

tion des lettres qui portent des points est très-correcte, et l'éditeur ne peut encourir, en aucune façon, l'anathème connu que Mir A'ly Chir Novaï a lancé contre les copistes qui font d'un œil un aveugle, en omettant un point. L'honorable Mirza Aboul Hassan rendrait un très-grand service aux amateurs de la littérature persane s'il publiait, de la même manière instructive et correcte, les autres poésies de Khâcâni.

Hammer a comparé Khâcâni à Pindare. Cette comparaison ne manque pas de vérité, mais il ne faut pourtant pas la prendre à la lettre. A Pindare comme à Khâcâni on reproche l'obscurité de leur style; mais ces deux obscurités sont de genres très-différents. Le chantre des vainqueurs aux jeux olympiques est difficile à comprendre, comme l'a très-bien remarqué son traducteur français, M. Tourlet, à cause de notre ignorance des localités, des mœurs et des idées d'une société très-différente de la nôtre. On peut être

que la justice. Que la lumière des lumières brille sur sa tête, et que le Seigneur des Seigneurs lui vienne en aide. Djébraïl dit amen, amen à cette prière, en signe de son exaucement.

On voit facilement que si le ب du mot ربّ n'avait pas de *techdid*, comme c'est le cas dans l'édition d'Agra, il ne serait pas aussi facile d'établir la scansion du sixième *missra'* de la pièce citée. Il en est de même de l'*élif* muni du *medda*, qui compte double dans la scansion, comme le *techdid*, et que, très-souvent aussi, les scribes orientaux omettent de marquer. Ainsi le dernier *missra'* de la pièce que nous venons de citer serait difficile à scander, si l'*élif* du mot آمین ne portait pas de *medda*.

sûr néanmoins que les Grecs anciens comprenaient facilement les odes de Pindare, tandis que les Persans eux-mêmes ne peuvent lire Khâcâni sans un commentaire, bien que ni les localités, ni les mœurs, ni même la langue, n'aient assez varié pour expliquer ce fait. La différence gît dans la nature même des deux génies. Celui de Pindare est, si je puis m'exprimer ainsi, plus européen, et par conséquent plus clair. Dans son imagination, comme dans celle du poëte du Chirwan, les images se pressaient en foule et se suivaient très-rapidement; mais le poëte grec en retenait, grâce aux indications d'un goût sûr, la quantité strictement nécessaire pour donner du relief et de l'éclat au sujet qu'il traitait. Khâcâni au contraire, en surchargeant de figures de rhétorique ses vers, les rend ainsi fort obscurs et parfois même baroques. L'érudition est un autre ennemi de la clarté chez le poëte chirwanien. Pindare n'est érudit qu'en mythologie; les sciences de son époque n'entrent presque pour rien dans les difficultés qu'il offre à ses lecteurs; chez Khâcâni, c'est tout le contraire. L'astrologie, l'alchimie, la théologie et presque toutes les sciences cultivées en Orient, à l'époque où il vivait, lui fournissent des sujets d'allusions, de comparaisons et de figures de style, très-peu claires pour la plupart du temps.

Ce n'est pas seulement au moral que les deux poëtes se ressemblent. Pindare, de même que Khâcâni, est mort très-âgé, et ils étaient tous les deux très-religieux. Le Grec croyait que le dieu Pan s'était mon-

tré chantant son hymne. (Voyez Villemain, *Essais sur le génie de Pindare*, p. 39.) Le Persan prétendait avoir été applaudi par deux prophètes, Khizr et Mouhammed. Ils étaient assez vains tous les deux. Nous avons vu à quels excès de paroles la vanité pouvait conduire le poëte du Chirwan; Pindare, infiniment plus modeste, se compare néanmoins à un aigle. Dans la IVe Néméenne, il dit : « Je sens toute la puissance que m'a départie le sort arbitraire de l'univers, et dont le temps, à la marche silencieuse, doit un jour manifester les effets. » Dans l'Isthmique III, il dit que « ses hymnes sont la plus belle récompense, etc. » Malgré toutes ces ressemblances, il existe entre les œuvres des deux poëtes une différence essentielle. L'élément de la tristesse manque complétement dans ceux des vers de Pindare qui nous sont parvenus. « La longue vie du poëte, dit M. Villemain (p. 40, *l. c.*), paraît s'être écoulée dans le culte des dieux et les succès de son art, renommé par toute la Grèce. » Aussi le chantre des solennités populaires de l'Hellade ne nous apparaît-il, dans ses hymnes, que radieux de bonheur, proclamant des hauts faits et décernant aux vainqueurs l'immortalité, quelquefois par la seule mention de leurs noms, dans des strophes pleines d'élans poétiques et de louanges harmonieuses. Chez Khâcâni, au contraire, l'élément de la tristesse prédomine et se mêle à toutes les autres impressions. Je ne connais pas un seul morceau de ses poésies où l'on ne trouve quelques gémissements de son cœur profondément ulcéré par

l'injustice des hommes, quelques échos plaintifs de ses soupirs.

Pour mieux caractériser la nature du génie de Khâcâni, j'indiquerai celui des poëtes européens dont le célèbre Chirwanien semble se rapprocher le plus, selon moi : c'est Victor Hugo. La différence des siècles et des milieux en établit une autre assez considérable entre leurs deux génies; mais la force créatrice de la nature paraît avoir à sa disposition un nombre limité de formes, et il ne serait pas étonnant ainsi de voir que le sol brûlant de la Perse ait produit, au XII^e^ siècle, un précurseur de l'un des plus grands poëtes français de notre époque.

SECONDE PARTIE.

TEXTE ET TRADUCTION DE QUATRE ODES DE KHÂCÂNI.

Avant de donner le texte et la traduction des pièces annoncées dans la première partie de ce mémoire, je crois utile d'exposer les raisons qui m'ont guidé dans le choix des morceaux que j'offre au lecteur.

La poésie de l'Orient musulman a été assez étu-

diée, traduite et commentée par des savants de premier ordre, pour qu'on ait le droit de formuler un arrêt définitif sur sa valeur intrinsèque. Les trésors cachés d'un monde poétique nouveau qu'on espérait y trouver jadis n'existent pas. Les muses n'ont pas entièrement renié le génie oriental, mais il n'est pas non plus l'enfant chéri de leur cœur. Libre et sauvage, il s'est développé comme ces plantes à formes bizarres qu'on rencontre quelquefois sur le sol calciné des déserts de l'Asie méridionale. Hérissées de ronces et d'épines, imprégnées de sel, elles suintent à travers une écorce rugueuse des gommes aromatiques et bienfaisantes, et balancent, sur leurs tiges presque desséchées, des corolles de formes élégantes et vivement colorées. Beaucoup de laideur avec quelques étincelles de beauté, telle est, selon moi, la devise de la poésie orientale. Je suis loin de prétendre qu'il est absolument impossible à un Européen, homme de talent, de puiser à cette source quelques bonnes et grandes inspirations. Rückert a brillamment prouvé le contraire ; mais si un célèbre compositeur sait donner de l'éclat aux thèmes les plus naïfs et les plus insignifiants, son habileté à les varier ne démontre pas leur perfection. L'imagination des poëtes orientaux est très-active; elle se peuple facilement d'images tantôt gracieuses et tantôt terribles; mais ils les laissent, pour ainsi dire, à l'état de rêves et de cauchemars, et, comme de vrais dormeurs, ils s'inquiètent peu de les rendre conformes aux lois les plus élémentaires du temps

et de l'espace. Ni dans les arts plastiques, ni en poésie, les Orientaux ne se sont jamais élevés au-dessus de l'ornementation; leur épopée même n'est qu'une série d'arabesques, reliées par un fil à peine perceptible et semblable au lierre s'enchevêtrant autour des arbres d'une forêt, sans les réunir plus étroitement les uns aux autres. Les rapports de l'écrivain oriental se font avec le monde réel d'une façon bizarre et peu naturelle. Il voit sans doute les choses telles qu'elles sont; mais, en les décrivant, il se croit obligé de fausser le vrai pour se conformer aux principes immuables d'une théorie surannée, véritable chaîne imposée au génie oriental. Il semblerait que c'est surtout à la poésie que cette observation devrait s'appliquer; mais il n'en est pourtant pas ainsi. Bien que le poëte soit doublement lié par les principes de la rhétorique et par ceux de la prosodie, il a néanmoins les allures beaucoup plus libres, uniquement parce qu'il reste plus national que le prosateur. Aussi, pour comprendre le caractère et l'esprit des différents peuples de l'Orient, il faut s'adresser à leur poésie, car la prose orientale n'est ni persane, ni arabe, ni turque, elle est presque toujours exclusivement musulmane. Tout le monde connaît l'influence pernicieuse exercée par la langue du Coran sur les idiomes des peuples extra-sémitiques qui ont adopté ce livre comme leur guide moral. Les langues les plus opposées, par la richesse de leurs formes, aux règles de la grammaire arabe, se sont saturées d'éléments

sémitiques au delà de toute mesure. La prose, surtout, s'est montrée docile à accepter le joug de l'influence étrangère. Autant par fanatisme que par manque de goût, l'éloquence de tout l'Orient musulman s'est surchargée de tournures, de locutions et de phrases arabes; mais les vers se sont montrés beaucoup plus rebelles. Les exigences de la rime et de la mesure ont forcé les poëtes à ne dédaigner aucune des ressources offertes par leur langue maternelle, et la résolution presque héroïque de Ferdoussi de composer un long poëme en pur persan serait impossible, même à son époque, pour un prosateur iranien. Ainsi, c'est presque exclusivement dans les œuvres des poëtes qu'on pourra puiser une idée correcte de la richesse lexicologique d'une langue de l'Orient musulman. Pour l'arabe, le besoin d'une pareille étude est reconnu depuis longtemps, et l'on ne manque pas de recherches entreprises dans cette direction. Golius a fait quelque chose de semblable pour le persan; quant au turc djeghataï, les textes mêmes des ouvrages les plus riches en mots de pure origine touranienne, tels que les chants de Kurouglou, les poésies de Novaï, etc. ne sont pas encore publiés. Il est évident, en même temps, que l'étude des poëtes est infiniment plus profitable à la connaissance exacte de la grammaire et de la syntaxe d'une langue orientale, que l'analyse de sa prose. Les licences poétiques, quelle que soit leur étendue, ne dépassent jamais les limites qui leur sont imposées par le génie de la langue; et

c'est dans les vers seulement que l'on peut observer, pour ainsi dire, l'élasticité des formes d'un idiome. L'étude des poëtes orientaux nous présente encore un attrait tout particulier par les secours qu'elle offre aux recherches historiques. Généralement parlant, ce ne sont pas des faits qu'il faudra demander à la poésie; à part quelques annales rimées, le soin de préserver de l'oubli les événements du passé est abandonné aux prosateurs. Ces derniers se bornant, par esprit de routine, à enregistrer sèchement les faits officiels du monde musulman, l'esprit du temps se reflète rarement dans leurs écrits, et si les poëtes n'étaient heureusement venus les corriger sous ce rapport, cet élément si essentiel à la juste appréciation du passé nous échapperait complétement.

Pour revenir à Khâcâni, j'observerai que, guidé par ces considérations, j'ai choisi pour la traduction quatre de ses pièces réputées les plus difficiles. Je commence par faire remarquer que, dans une version, même très-fidèle, ces odes perdent presque tout leur attrait littéraire, ne brillant que d'un éclat purement extérieur qui s'éteint dès que ces poésies passent dans un autre idiome. Le vrai sentiment s'y fait rarement jour à travers des métaphores d'un goût douteux, et un fatras d'érudition désordonnée et vaniteuse. Les aspirations pieuses s'y mêlent à des sollicitations de cadeaux, dépourvues de toute dignité. La flatterie dépasse les bornes de toute discrétion, et ne peut être comparée qu'à l'exagération de l'amour-propre et de la vanité du poëte. Les qua-

lités mêmes qui le font tant apprécier par ses compatriotes doivent, comme nous l'avons fait observer, disparaître dans la traduction. Elles consistent, chez Khâcâni, dans une grande énergie d'expression, dans une sonorité harmonieuse des vers, dans la multiplicité des calembours et des jeux de mots, dans la facilité enfin de grouper des syllabes consonnantes et dont la cadence bizarre flatte l'oreille persane. Or toutes ces perfections factices ne s'obtiennent qu'au détriment de la clarté du style et de l'élégance, comme de la profondeur des idées. Le sens est sacrifié au son, et le mot commode remplace l'expression vraie. Tel nous apparaît notre auteur, à la clarté des lumières du goût moderne; mais il ne serait pas juste de le juger uniquement du point de vue européen, lequel est complétement étranger au milieu où vécut le poëte. Il ne faut pas oublier que Khâcâni débuta à une époque où les *maqamats* de Hariri étaient encore une nouveauté. On jugeait alors du talent de l'écrivain d'après ses tours de force grammaticaux, et on ne lui reconnaissait une science profonde d'une langue qu'à la condition de pouvoir jouer avec ses mots à volonté. Des vers arabes, intercalés dans un morceau persan, en rehaussaient la valeur, et rendaient l'écrivain très-populaire dans la classe toute-puissante du clergé. A cette époque, un poëte qui faisait sans peine une pièce de vers de soixante à quatre-vingts distiques sur une rime donnée et sur un *rédif* difficile à répéter indéfiniment, et qui pouvait accorder en mesure

des mots dans le genre *rai bé Rei tchiste, khize wa djai bé Djei djoui, etc.* gagnait immanquablement la réputation d'écrivain éminent. Toutefois, en dehors de cette facilité de versifier, Khâcâni était très-érudit; dans chacune de ses grandes compositions, il avait le talent de faire passer devant les yeux émerveillés de ses lecteurs le ciel et la terre, avec tout leur cortége sublime et mystérieux, selon les idées de son siècle. Cette dernière qualité le mettait au-dessus de tous ses rivaux, et en faisait un point de mire, une sorte de merveille. Ces qualités et ces défauts, richement semés dans toutes les poésies du célèbre Chirwanien, ne sont nulle part aussi concentrés que dans les quatre pièces que nous offrons au lecteur; et voilà malheureusement pourquoi il est impossible de les lire sans un commentaire courant. Je me suis trouvé ainsi dans l'obligation de surcharger ma traduction de notes nombreuses, sans le secours desquelles elle ne présenterait qu'une série de périphrases très-éloignées du sens immédiat du texte, ou bien elle risquerait d'être parfaitement inintelligible pour les lecteurs. Mais comme l'obligation de consulter à chaque instant des notes ne peut être que très-fatigante, j'ai adopté, pour les restreindre autant que possible, deux genres de parenthèses; les rondes contiennent des compléments nécessaires aux tournures elliptiques du texte, et les parenthèses carrées sont réservées pour des versions fidèles, donnant le mot à mot de l'original. Les crochets dans le texte persan contiennent les variantes.

Je donnerai ainsi le texte et la traduction 1° de l'ode adressée au prince byzantin surnommé par le poëte *Azzdoudowlet* «gloire de l'État;» 2° de l'ode écrite en honneur d'Ispahan; 3° de l'ode écrite en prison, et 4° de l'élégie sur le sort du poëte lui-même.

در مدح عظیم الرّوم عزّ الدّولة والدّین قیصرکوید واورا شفیع آورد بجهت تخلیص خویش مشتمل بر شرح شکیت قید وحبس

فلك کژ روتر است از زلف (حظّ) ترسا
مرا دارد مُسَلْسَلْ راهب اسا
نه روح الله بدین دیرست چون شد
چنین دجال فعل این دیر مینا
تنم چون رشته مریم دو تاشد
دلم چون سوزن عیسی ست یکتا
من اینجا پای بند رشته ماندم
چو عیسی پای بند سوزن انجا
چرا سوزن چنین دجّال چشم است
که اندر جیب عیسی یافت مأوا
لباس رهبان پوشده روزم
چو راهب زان برارم هر شب آوا

بصور صبحگاهی برشکافم
صلیب روزن این بام حضرا
شدست از آه دریا جوش من
تیمّم گاه عیسی قعر دریا
بمن نمشفقند ابای علوی
چو عیسی زآن اِبا کردم زابا
مرا از اختر دانش چه حاصل
که من تاریکم او رخشنده اجزا
چه راحت مرغ عیسی‌را زعیسی
که همسایه است باخورشید عذرا
گر آن کیخسرو ایران وتورست
چرا بیژان شد اندر چاه یلدا
چرا عیسی طبیب مرغ خود نیست
که المه‌را تواند کرد بینا
نتیجهٔ دختر طبعم چو عیسی است
که بر پاکی مادر هست گویا
سخن بر طبع بِکر من گواه است
چو بر اعجاز مریم نخل خرما
چو من ناورد پانصد سال هجرت
دروغی نیست ها برهان من ها

برارم زین دل چو خوان زنبور
چو زنبوران خون آلوده غوغا
زبان روغنیم ز آتشش اه
بسوزد چون دل قندیل ترسا
چو قندیلم براویزند وسوزند
(نهادستند) (اعلا)
سه زنجرم نهاده دست اعدا
چو مریم سرفکنده ریزم از طعن
سرشکی چون دم عیسی مصفا
چنان ایستاده ام پیش وپس طعن
که ایستاده الفهای اطعنا
مرا از انصاف یاران نیست یاری
تظلّم گردنم زان نیست یارا
عَلَی اللّه از بَدِ دوران عَلَی اللّه
تبرّا از خدا دوران تبرّا
نه از عبّاسیان خواهم معونت
نه بر سلجوقیان دارم تولّا
چو داد من نخواهد داد این دیر
مرا چه ارسلان سلطان چه طغرا
چو یوسف نیست کز تحطم رهاند
مرا چه ابن یامن چه بهودا

مرا اسلامیان چون داد ندهند
شوم برگردم از اسلام حاشا
پس از تحصیل دین از هفت مردان
پس از تاویل وی از هفت قرّا
پس از الحمد والرّحمن و الکهف
پس از یس و طاسین میم وطها
پس از میقات وحرم وطوف کعبه
جمار وسعی ولبّیْک ومُصلّا
پس از چندین چله در عهد سی سال
شوم پنجاهه گیرم آشکارا
مرا مُشتی یهودی فعل خصمند
چو عیسی ترسم از طعن مفاجا
چه فرمایی که از ظلم یهودی
گریزم بر در دیر سکوپا
چه گوی کاستان کُفر جویم
نجویم در ره دین صدر والّا
در ابخاز باب (یان) اینک گشاده
حریم رومیان اینک مُهیّا
بگردانم زبیت الله قبله
ببیت المقدس وبحراب اقصا

روم ناقوس بوسم زین تحکّم
شوم زُنّار بندم زان تعدّا (تعلّا)
کنم تفسیر سُرْیانی زانجیل
بخوانم از خطّ عبری معمّا
من کناجُرمکی بدیر مخران
در بقراط یابم جاو ملجأ
مرا بینند اندر کُنج (سوراخ) غاری
شد مولو زن وپوشیده چوخا
بجای صدرة خارا چو بطریق
پلاسی پوشم اندر سنك خارا
چو آن عود الصّلیب اندر برطفل
صلیب اویزم اندر حلق عمدا
وگر حرمت ندارندم با بخاز
کنم زابخاز ره روم پیدا
دبیرستان نهم در هیکل روم
کنم آیین مطرانرا مطرا
بَدَلْ سازم بزُنّار وبه بُرْنُسْ
ردا وطیلسان چون پور سقا
کنم پیش طور سیقوس اعظم
زروح القدس وابن واب بجارا

بَیَكّ لفظ انسه خوانرا از چَه شك
بصحرای یقین ارم هانا
مرا اُسْقُفْ محققتر شناسد
زیعقوب و زنسطور و زملکا
گشایم راز لاهوت از تفرّك
نمایم ساز ناسوت از هیولا
کشیشانرا کشش بینی وکوشش
بتعلیم چو من قسّیس دانا
مرا خوانند بطلمیوس ثانی
مرا دانند فیلافوس والا
فرستم نسخة ثالث ثلاثة
سوی بغداد در سوق الثلاثا
بقسطنتین برند از نوك کلکم
حنوط و غالیه موتی واحیا
بدست ارم عصای دست موسی
بسازم زان عصا شکل چلیپا
سرگین خر عیسی ببندم
رعان جاثلیق ناتوانا
زافسار خرش افسر فرستم
بخقان سمرقند وبخارا

سم آنخر باشك چشم وچهره
بگیرم در زر وباقوت حمرا
سه اقنوم وسه قرقف را ببرهان
بگویم مختصر شرح موّفا
چبود آن نفخ روح وغسل وروزه
که مریم عور بود با روح تنها
هنوز آن مُهر بر درج رحم داشت
که جان افروز گوهر گشت پیدا
چبود آن نطق عیسی وقت میلاد
چبود آنصوم مریم وقت اِصغا
چگونه ساخت از گل مُرغ عیسی
چگونه کرد شخص عازِر احیا
چه معنی گفت عیسی بر سرِ دار
که اهنك پدر دارم ببالا
وگر قیصر سکالد از زردشت
کنم زنده رسوم زند واستا
بگویم کان چه زند ست وچه اتش
کز او پازند وزند امد مسمّا
چه اخگر ماند زان اتش که وقتی
خلیل الله درو افتاد دروا

بقسطاسی بسنجم راز مشوبد
که چو سنجش بود قسطای لوقا
چرا پیچید مگس دستار وفوطه
چرا پوشد ملخ رانین دیبا
بنام قیصران سازم تصانیف
به از ارژنگ چین وتنگلوشا
بس ای خاقانی از سودای فاسد
که شیطانت کند تلقین سودا
رفیق دون چه اندیشد بعیسی
وزیر بَدْ چه اندازد بدارا
مگو این کُفر وایمان تازه گردان
بگو استغفر الله زین تمنّا
فقل اشهدُ بِانَّ اللّهَ واحد
تعالی عن مقالاتی تعالا
چه باید رفت تا روم از سرذلّ
عظیم الروم عز الدولة اینجا
یمین عیسی وفخر الحواری
امین مریم وکهف النصاری
مسیحا خصلتا قیصر نژادا
ترا سوگند خوهم داد حقّا

بروح القدس ونفخ روح ومريم
بانجيل وحواری ومسيحا
بمهد راستين وحامل بكر
بدست واستين وباد بجرا
ببيت المقدس واقصی وصخره
بقدسيان انصار وشليخا
بناقوس وبزّنّار وبقنديل
بيوحنّا وشمّاس وبحيرا
بخمسين وبذبح وليلة الفطر
بعيد الهيكل وصوم العنارا
بپاکی مريم از تزويج يوسف
بدوری عيسی از پيوند اشيا
ببيخ وشاخ وبرگ اندرختی
که امد ميوش از روح معلّا
بماه تيركانگه بود نيسان
بنخل پيركانگه گشت برنا
ببانگ وزاری مولوزن از دير
ببند اهن اُسقُف باعضا
بتثليث بُروج وماه وانجُم
بتربيع وتثليث ثلاثا

بتثلیثی کجا سعد فلک راست

بتربیع وصلیب باد دروا

که بهر دیدن بیت المقدس

مرا فرمان بخواه از شاه والا (دنیا)

زخطّ استوا وخطّ محور

فلک را تا صلیب اید هو یدا

سزد گر عیسی اندر بیت معمور

کُند تسبیح ازین ابیات عزّا

TRADUCTION.

Le ciel a une marche plus tortueuse que les boucles des cheveux des chrétiens, il me tient enchaîné comme un moine. Or si [l'esprit de Dieu] Jésus se trouve (en vérité) dans ce monastère, pourquoi ce temple, à la couleur bleu d'émail, se comporte-t-il à mon égard comme Dadjal[1] ? Mon corps est ployé en deux comme le fil de Marie, mais mon cœur est droit comme l'aiguille de Jésus. Je reste ici les pieds pris dans ce fil, comme Jesus fut arrêté là-haut par une aiguille qui, tout en n'ayant qu'un œil, comme Dadjal, parvint à se glisser dans la poche de Jésus[2]. Mon sort a pris

[1] Antechrist et Polyphème de l'Orient, qui doit apparaître près d'Ispahan, peu d'années avant le jour du jugement dernier.

[2] D'après la tradition musulmane, Jésus fut arrêté au quatrième ciel, à cause d'une aiguille qui est restée cachée dans ses habits; aussi l'aiguille de Jésus est-elle employée par les poëtes persans comme synonyme des sentiments terrestres. Quant au fil de Marie, c'est une allusion à son talent de couturière, vanté dans les Évangiles apocryphes. (Voyez, particulièrement, chap. x, p. 121, des *Évangiles apocryphes*, par G. Brunet.)

les habits d'un ermite; voilà pourquoi, semblable à ce dernier, je fais entendre chaque soir mes lamentations. (Dès) le matin mes cris percent la fenêtre de ce toit azuré. L'ardeur de mes soupirs fait bouillir l'eau de l'Océan, si bien que Jésus est obligé de faire le *tayammoum* avec du sable du fond de la mer [1]. Ils ne me sont pas bienveillants mes pères de là-haut; aussi, comme Jésus, ai-je répudié mon père. Que me fait (l'éclat) de l'astre de la science, dont le corps est lumineux, tandis que moi je suis obscur! Que fait à la chauve-souris [oiseau de Jésus] que Jésus soit voisin du soleil resplendissant [2]. Si en effet le chirwanchah [il] est le souverain de l'Iran et du Touran, pourquoi Bidjan [3] reste-t-il dans un puits obscur? Pourquoi Jésus ne guérit-il pas son oiseau, lui qui rend la vue aux aveugles de naissance? Les enfants de la virginité de mon génie sont comme Jésus, ils témoignent [parlent] en faveur de la pureté de leur mère. Mes paroles prouvent [portent témoignage de] la virginité de mon talent, comme le dattier démontra le miracle de Marie [4]. L'an 500 ne produisit pas un homme digne de m'être comparé; ce n'est pas un mensonge? moi j'en suis la preuve. Mon cœur, semblable (par sa douceur) à une ruche d'abeilles, pousse des cris comme des mouches à miel qu'on extermine [maculées de sang] [5]. Ma langue huileuse s'enflamme

[1] C'est encore la tradition qui fait descendre Jésus au fond de l'Océan; quant à son *tayammoum*, c'est une invention de Khâcâni, pour faire mieux ressortir l'ardeur de ses soupirs, qui dessèchent toute humidité, même celle de l'Océan.

[2] Le soleil, d'après l'ancienne cosmogonie, était au quatrième ciel, le même où, comme je viens de le dire, a été arrêté Jésus.

[3] Bidjan est le serviteur de Keikhosrou, emprisonné par Afrasiab, roi du Touran, à cause de son amour pour la princesse Menidjèh. Il fut délivré par Roustem, qui vainquit Afrasiab.

[4] Allusion au Coran, sourate XIX, versets 22-26. (Voyez aussi chap. XX, p. 204, 205, des *Évang. apocryp.* par Gustave Brunet.)

[5] Les Orientaux prétendent que les abeilles qu'on tue poussent des cris, et qu'elles le font aussi quand on a tué leur reine.

par l'ardeur de mes soupirs, comme la mèche [cœur][1] de la lampe des chrétiens. En outre, je ressemble à une lampe qu'on suspend et qu'on allume [brûle], des mains ennemies (m') ont chargé de trois chaînes. Comme Marie, baissant la tête sous le poids des reproches, je verserai des larmes limpides comme le souffle de Jésus. Je me tiens droit devant les calomnies, comme les *élifs* (du mot) *ata'na'* (nous nous soumîmes). La justice de mes amis ne vient pas à mon secours, et mon cou opprimé n'a plus de force de résistance. Dieu est mon refuge contre les méchants de l'époque! Dieu est mon refuge! Je suis loin de ceux qui s'éloignent de Dieu! Je suis loin! Je ne demande pas assistance aux A'bassides, je ne cherche pas l'appui des Seldjouquides. Puisque le ciel [ce monastère] est sourd à mes plaintes, que me font les sultans Arslan et Toughra[2]? Puisqu'il n'y a pas de Joseph qui puisse me préserver de la famine, que me font Benjamin et Judas? Mais comme les musulmans ne veulent pas me faire justice, je renierai l'Islam, que Dieu m'en garde!

Après avoir puisé l'enseignement religieux chez les sept hommes[3], après avoir étudié la révélation sous les sept lec-

[1] La mèche d'une lampe, occupant son centre, peut être comparée au cœur; mais ici, évidemment, Khâcâni emploie le mot دل à cause du mot qui lui est consonnant, قنديل.

[2] Arslan, c'est le troisième atabek de l'Aderbeidjan Kizil Arslan, et Toughra est le diminutif de Toughroul le Seldjouquide.

[3] Ces hommes, ou رجال غيب, aussi nommés ابدال, sont des serviteurs des Imams, constamment présents dans ce monde, mais inconnus à la majorité des mortels. Leur mission est d'enseigner la vraie religion. Le nom d'Abdals leur vient de ce que l'on croit qu'ils se renouvellent immédiatement dès que l'un d'eux vient à mourir. Leur nombre, d'après l'opinion de quelques chiites, est de quarante; mais généralement on croit qu'ils sont sept, en se basant sur le *hadith* : ابدلاء أمّتى سبعة, c'est-à-dire «les Abdals de ma congrégation sont au nombre de sept.» Chacun d'eux réside dans un des sept climats. Celui du premier climat porte le nom de عبد

teurs (du Coran[1]), après (m'être pénétré des chapitres du Coran) *l'Alhamd* (chap. I), *l'arrahman* (chap. LV), *l'alkehf* (ch. XVIII); après le *Ja-ssin* (ch. XXXVI), le *Teioumim* (ch. XXXVI) ou les *Choua'ra* (ch. XXVI), et le *Taha* (ch. XX); après avoir accompli les cérémonies du *Miqat*, du *Harm*, du *Tawaf*, du *Djimar*, du *Sai'i*, du *Labbeik* et du *Moussallah*[2];

الحيّ et a le caractère d'Abraham. Les habitants du second climat sont gouvernés par عبد العليم, doué du caractère de Moïse. Le troisième ressemble à Aaron et se nomme عبد المريد. Le quatrième est عبد القادر, et a le caractère d'Esdras. Le cinquième, semblable à Joseph, est عبد القاهر. Le sixième, عبد السميع, a la perfection de Jésus. Enfin le septième, ayant le caractère d'Adam, est عبد البصير. Khizr est leur directeur général, et, faisant constamment la tournée des sept climats, il a la possibilité de les visiter souvent. (Voyez, pour plus de détails, *Diction. of the technical terms used in the sciences of musulmans*, ed. Sprenger, fasc. III, p. 146, 147 et 148.)

[1] Fondateurs des sept écoles musulmanes principales, connus sous le nom de قراء السّبع. Ce sont : نافع de Médine, ابن كثير de la Mecque, ابو عمرو de Bassra, عاصم et حمزه de Koufah, ابن عامر de Syrie, et ابو العلا. (Voyez note de la page 9 de la concordance du Coran de Kazem-Bek.)

[2] Noms des différentes cérémonies imposées aux musulmans, par leur loi, pendant leur pèlerinage de la Mecque. ميقات, lieu d'où commence l'*ihram*, passé lequel beaucoup d'actions sont défendues. حرم, l'acte même de l'*ihram*. طوّف كعبه, promenade obligatoire autour du temple de la Mecque. جمار, action de jeter des petites pierres (جمرة) dans la plaine de Mina, où l'on sacrifie des moutons en souvenir du sacrifice d'Ismaël par Abraham, arrêté par Dieu. سعى, sauts semblables à ceux du chameau, que l'on exécute en parcourant sept fois l'espace qui sépare les monts صفا et مروة. لبّيك, mot de la phrase لبّيك اللهمّ لبّيك, que les pèlerins sont obligés de crier presque incessamment, depuis le mont Arafat jusqu'à leur entrée à la Mecque. مصلا, endroit où l'on récite la prière

après plusieurs quarantaines durant trente ans [1], je garderai ostensiblement le carême pendant cinquante jours. J'ai une poignée d'ennemis à la conduite judaïque et je crains, comme Jésus, qu'ils ne m'attaquent à l'improviste. Que dirais-tu, si, par crainte de l'oppression des Juifs, je m'enfuyais vers la porte du monastère épiscopal, et [que dirais-tu] si je cherchais (à gagner) le seuil de l'infidélité sans m'enquérir d'un maître élevé sur la route de la religion? Remarque qu'à *Abkhaz* [2] la porte est ouverte et que les lieux de refuge byzantins sont préparés. J'échangerai donc le *quiblèh* du temple de la Mecque [maison de Dieu] contre Jérusalem [maison sainte], et contre la tribune de l'*Aqsa*. Les passe-droits me forceront d'aller baiser les cloches, les injustices m'obligeront à ceindre mes reins d'une ceinture de corde [3]. Je rédigerai un commentaire de l'Évangile en syriaque, je lirai en hébreu le livre des Proverbes. A l'imitation

du Tawaf à deux génuflexions. (Voir aussi Dozy, *Die Israeliten zu Mekka*, p. 102-133.)

[1] Ces quarantaines sont des reclusions volontaires de quarante jours que s'imposent les sectateurs du *tariquat* dans les *Tchilleh khaneh*. Ils s'y livrent à toutes sortes de travaux pieux, dont le principal est le seiri Allahi, qui consiste à répéter mentalement et sans respirer la première partie du symbole de l'islamisme. (Voir, pour plus de détails, ma *Description du Khanat et Boukhara*, p. 125-200, et mes *Rechcrches sur le muridisme du Caucase*.)

[2] Abkhaz, un des ports de la côte orientale de la mer Noire, dans le voisinage d'Anapa. Aboul-Féda dit : الابخاز وهى فرضة من فرض الكرخ وهم نصارى وطولها سح ل وعرضها مو قال فى العزيزى ومدينة الابخاز العظمى تعرف « Abkhaz est un des ports de Kerkh, ses habitants sont chrétiens. Sa longitude est 68° 30′, et sa latitude de 46° 00′. » Azizi dit : « Abkhaz est renommée pour sa grandeur. » (Voyez *Géographie d'Aboulféda*, édit. et trad. par Reinaud, texte arabe, p. 203.)

[3] La ceinture de corde était obligatoire pour les chrétiens dans les pays musulmans

de Nadjourmaki [1], dans les murs du couvent de Moukhran, je trouverai repos et refuge dans Hippocrate. On me verra dans un coin d'une caverne sonnant de la corne et revêtu d'une *tchoukha* [2]. Au lieu d'une chemise en étoffe de soie, je porterai un cilice [une en laine], comme un évêque, et je m'enfermerai (comme lui) dans une pierre dure [3]. La croix de bois qu'on attache au cou des enfants, je la porterai [me la mettrai autour du cou] avec conscience. Si (par hasard) on ne me recevait pas avec honneur à *Abkhaz*, je saurai trouver de là mon chemin jusqu'à Byzance. Je fonderai une école dans un temple byzantin, je polirai les rites des archevêques. Semblable à *Pouri-saqqa* [4], j'échangerai l'*aba* et le turban contre la ceinture de corde et la soutane [burnous]. Je discuterai avec un (des) grands docteurs de la chrétienté sur le Saint-Esprit, le Fils et le Père. D'un mot, je ramènerai ces trinitaires du gouffre du doute dans la plaine de la certitude. L'évêque me reconnaîtra comme plus véridique que Jacob, que Nestorius et que Mélécias [5]. Je dégagerai les mys-

[1] Nadjourmaki est, d'après le commentaire de Khâcâni, un moine célèbre pour ses connaissances médicales.

[2] A présent on désigne par *tchoukha* le par-dessus à manches pendantes que portent les Persans; mais jadis ce mot s'appliquait spécialement à l'habit de moine. Khâcâni confond ici évidemment les cénobites chrétiens avec les derviches et les jongleurs indiens.

[3] Allusion aux pénitences que s'imposaient quelques cénobites de coucher dans un sarcophage en pierre qui devait leur servir de tombeau, ou bien aux cavernes où ils se dérobaient à la vue du monde; mais il est évident que le poëte n'en parle que pour avoir l'occasion d'employer le mot خارا dans ses deux sens de *soie* et de *dur*.

[4] Pouri-saqqa, d'après le commentaire, est un nom qui s'applique à deux personnages : 1° à un ermite musulman qui abjura sa foi par amour pour une fille chrétienne, et 2° à Cheikh San'an.

[5] Jacob Zanzale, évêque d'Édesse, fondateur de la secte des Jacobites; il n'admettait qu'une seule nature en Jésus-Christ, et il est mort en 578 A. D. — Nestorius, né en Syrie, fut nommé en 418 patriarche de Constantinople. Ne voulant pas reconnaître à la Vierge le titre de mère de Dieu (Θεοτόκος), il fut condamné par le

tères divins des erreurs, je démontrerai que l'homme est composé (aussi) d'éléments. Tu verras les prêtres attirés et attentifs aux enseignements d'un prélat aussi savant que moi[1]. On me nomme le second Ptolémée, on m'appelle le grand Philippe. J'enverrai ma thèse sur la Trinité à Baghdad au marché de *thalatha*[2]. On portera à Constantinople les herbes odoriférantes et les essences, produits de ma plume, il (y en aura) pour les morts et pour les vivants[3]. Je prendrai la baguette de Moïse et j'en ferai une croix. Au moyen des crottins de l'âne de Jésus, j'arrêterai l'hémorragie de l'évêque, impuissant[4]. J'enverrai le licou de cet âne comme une couronne au souverain de Samarcande et de Boukhara. (En frottant) mon visage (jauni) contre les sabots de cet âne, et (en les arrosant) des larmes (de sang) de mes yeux, je couvrirai ses sabots d'or et de rubis. Je commenterai les trois *ouqnoum* et les trois *qarqaf*[5] en les faisant suivre de démonstrations abrégées. (J'expliquerai) ce que furent l'insufflation

troisième concile général d'Éphèse en 431, et exilé dans un couvent de l'Arabie Pétrée. Il passa de là dans une oasis de la Lybie, et enfin alla mourir dans la haute Égypte. — Mélécias, évêque de Lycopolis, vécut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et fut déposé pour avoir sacrifié aux idoles.

[1] Vers destiné évidemment à relever l'allitération de *kechich* « prêtre, » de *kechich* « attiré, » et de *kuchich* « zélé, se donnant de la peine, » et enfin de *goussis* ou *goussous* encore « prêtre. »

[2] Marché de Baghdad, qui n'était ouvert que le mardi, troisième jour dela semaine chez les musulmans, d'où lui vient aussi son nom.

[3] Mon commentaire explique حنوط par « camphre, » substance que les musulmans mettent toujours dans les narines et les oreilles des morts; mais je crois que Johnson a raison de l'expliquer par *sweet herbs*, et c'est aussi pourquoi je l'ai traduit ainsi.

[4] Moyen employé jusqu'à nos jours en Perse pour arrêter le saignement du nez.

[5] أقنوم est l'une des personnes formant la Trinité. Quant aux قرقف, le commentaire n'explique pas ce mot, et Johnson dit que c'est un des livres des mages; mais cette dernière signification me paraît douteuse.

de l'esprit, l'ablution et le carême; comment Marie était nue et seule avec l'Esprit [1], comment la perle qui illumine l'âme put apparaître, quoique la cassette du fruit fût scellée d'un cachet. (Je dirai) quelles furent les paroles de Jésus au moment de sa naissance [2] et quelle fut la modération de Marie lorsqu'elle entendit prononcer des injures [3]; comment Jésus moula dans l'argile son oiseau, et comment il rendit la vie à Lazare [4], quel fut (enfin) le sens des paroles prononcées par Jésus sur le gibet : « Je me presse de rejoindre mon Père là-haut. »

Si le César me questionne sur Zoroastre, je raviverai les principes du Zendavesta. Je lui dirai ce que c'est que le zend et ce que c'est que le feu, et d'où vient ce qu'on nomme *pazend* et *zend*. (Je lui dirai) quelle étincelle resta de ce feu au moment où Abraham y fut lancé [5]. Je pèserai sur une balance le mystère du mage, comme si le peseur était Qousta fils de Louqa [6]. J'expliquerai pourquoi la mouche est coiffée d'un turban et la sauterelle porte un pantalon en *diba*. Je dédierai ces écrits à César, et ils seront plus parfaits que l'Arjeng de Chine et (l'œuvre) de Tengloucha [7].

[1] Allusion au verset 17 de la sourate XIX. On voit ainsi que Khâcâni comprenait ce verset d'une manière qui se rapproche beaucoup plus de la traduction de Wahl que de celle d'Ullmann. (Voyez *Der Koran* von Ullmann, quatrième édition, p. 252, note 4.)

[2] Allusion aux versets 31-38 de la sourate XIX.

[3] Allusion aux mots نَذَرْتُ لِلرَّحْمَٰنِ صَوْمًا فَلَنْ أُكَلِّمَ الْيَوْمَ إِنْسِيًّا du verset 27 de la sourate XIX.

[4] Allusion au verset 110 de la sourate V.

[5] Allusion au conte répandu par les musulmans, que le feu des mages a été allumé pour la première fois au bûcher où Nimrod fit jeter Abraham.

[6] Chrétien de Palmyre, physicien et savant du IIIe siècle de l'hégire, connu comme traducteur du grec en arabe de plusieurs traités scientifiques des anciens.

[7] Khâcâni fait ici allusion à la galerie du peintre Mani et aux œuvres du célèbre philosophe sabéen Tengloucha.

Mais (en voilà) assez, Khâcâni, trêve à ces méchantes divagations! C'est une manie inspirée par le démon. Le faux frère que trame-t-il contre Jésus, le vizir infidèle que conspire-t-il (pour la perte) de Darius? Ne profère pas de pareilles hérésies, reviens de nouveau à la foi. Dis : Que Dieu me garde de pareilles tentations! Dis : En vérité je confesse que Dieu est unique. Il est plus élevé que je ne saurais le dire, bien plus élevé.

Mais pourquoi faut-il que j'aille jusqu'à Byzance pour y chercher refuge contre l'oppression? Le souverain de Byzance, A'zz-oud-doulet est ici. (Il est ici) la main droite de Jésus, la gloire des apôtres, le confident de Marie, le refuge des chrétiens! Homme au caractère de Jésus, rejeton des Césars, je te conjure en vérité par le Saint-Esprit, par son insufflation et par Marie! par l'Évangile, par les apôtres et par Jésus, par le berceau du juste et par la Vierge enceinte, par le bras, la manche, par le passage du souffle; par Jérusalem, par Aqsa et par le rocher du Golgotha! par les anges tutélaires et les apôtres! par la cloche, la ceinture de corde et la lampe de l'église! par Jean, par Chammas et par Bahira [1]! par le grand carême et la boucherie de la nuit du *fitr*[2], par la fête d'église et par le jeûne des vierges[3]! par la pureté de Marie, après son union avec Joseph! par l'éloignement de Jésus de la bouture des choses (c'est-à-dire par sa chasteté)! par les racines, les branches et le feuillage de l'arbre qui porta des fruits sous l'influence de l'esprit élevé! par le premier mois de l'année qui tomba alors en avril! par le vieux palmier transformé en arbre plein de séve! par les cris, les chants et par la trompette du monastère! par les

[1] Chammas est réputé en Orient comme fondateur du culte du feu, et Bahira est un moine nestorien qui a prédit l'apparition de Mouhammed.

[2] Khâcâni confond ici la nuit de Pâques avec le *Eidifitr* des musulmans.

[3] L'Église arménienne a gardé jusqu'à nos jours l'usage de faire jeûner les vierges quelques jours avant leur mariage

chaînes en fer dont les évêques chargent les membres de leur corps! par le trine aspect des constellations[1], de la lune et des astres! par le carré (des points cardinaux) et par la trinité du troisième jour de la semaine, par le trine opposition à l'endroit le plus propice du ciel[2]! par le carré et la croix des vents impétueux[3], (je te conjure) de m'obtenir du grand Chah l'ordre d'aller visiter Jérusalem et je te promets que, tant que l'équateur et l'axe du monde se rencontreront en croix et la rendront évidente, et tant que Jésus sera dans le *beïti ma'amour*, ces vers resplendissants glorifieront Dieu.

Avant de donner le texte et la version de la pièce suivante, je dirai quelques mots de celle que je viens de traduire. Cette ode nous permet de juger combien, à l'époque des premières croisades, les idées des musulmans sur les rites et sur les dogmes de la religion chrétienne étaient vagues et confuses. Nous avons devant nous le témoignage d'un homme remarquable, qui se pose en érudit, profondément

[1] Le trine aspect est la position de deux planètes, séparées par trois signes du Zodiaque ou par 90° degrés ou six heures.

[2] Nous avons traduit سعد فلك par l'endroit le plus propice du ciel; mais souvent il veut dire ce que les astrologues nommaient *roue de fortune* (Glücksrad), endroit du ciel dont la distance, en longitude, de la lune, est égale à la distance du soleil de l'horoscope, ou du signe zodiacal qui se lève dans un instant donné. (Voyez *Astrologische Vortræge* von Adolph Drechseler, p. 7.) Si l'on accepte cette signification, le vers susmentionné doit être traduit par « la trine opposition dans la roue de fortune, » ce qui ne peut avoir lieu que si la place occupée par une des planètes coïncide avec celle de cette roue, désignée en astrologie par le signe ⊕.

[3] Le carré dont il est question ici est formé par les points cardinaux; la croix des vents impétueux est celle qui est formée par des vents soufflant des quatre points opposés de l'horizon.

versé dans les mystères de tous les cultes, qui a l'air d'effleurer en riant tous les principes de la doctrine chrétienne; et qui confond, néanmoins, les renseignements sur le Christ, donnés par le Coran, avec les notions puisées dans les évangiles apocryphes et les légendes; qui adopte les contes superstitieux des classes les plus basses et les moins civilisées des populations chrétiennes de son époque, sans jamais se donner la peine de recourir à la source authentique et admise comme seule base religieuse par ceux qu'il se propose d'éblouir au moyen de sa science théologique. On voit en même temps combien il méconnaît le sens et la nature des sentiments pieux des chrétiens de son temps. Dans une pièce destinée à disposer en sa faveur un prince professant le christianisme, il se place partout à l'égal du fils de Dieu et de la Vierge, traite très-cavalièrement les prélats de l'Église, et se vante de pouvoir redresser toutes les erreurs et expliquer tous les mystères des dogmes les plus sacrés d'une croyance qu'il embrasse par dépit. Khâcâni paraît complétement ignorer les différences qui existaient de son temps entre les nombreuses sectes chrétiennes, et il cite hardiment les noms des hérésiarques condamnés par tous les conciles, croyant naïvement obtenir ainsi les bonnes grâces d'un prince orthodoxe du Bas-Empire. Avec intention ou par ignorance, il confond les momeries des derviches de l'Inde avec les coutumes austères des cénobites chrétiens, et tout en essayant de vouloir louer la religion du Christ, il la

met bien au-dessous de l'islamisme. Toute proportion gardée, cette pièce de vers a beaucoup d'analogie, dans sa tendance, avec la moqueuse controverse du rabbin et du théologien chrétien chez Heine. Le poëte allemand est un juif converti, mais non convaincu; le Persan est un musulman très-convaincu et qui fait semblant de se convertir par dépit. Son ignorance de la religion de Zoroastre est encore plus évidente; il se borne simplement à répéter la fable absurde de l'origine du feu sacré, qui, si elle n'était pas, à ce qu'il me semble, d'origine purement musulmane, aurait le seul avantage d'établir un synchronisme entre le dernier patriarche et le premier législateur iranien.

Un fait politique assez curieux nous est indiqué par le passage où Khâcâni parle d'Abkhaz; à savoir que, non-seulement les Byzantins accueillaient avec faveur les transfuges arméniens et géorgiens, ce que l'on savait, mais encore qu'ils en usaient de même envers les sujets de leurs voisins musulmans, ce qui me paraît un fait assez nouveau. Abkhaz et d'autres ports de la côte orientale de la mer Noire offraient aux habitants des provinces méridionales du Caucase un moyen facile de pénétrer dans les plaines de la nouvelle Russie de nos jours, plaines qui, au XII^e^ siècle, étaient un terrain neutre, habité par des nomades de race turque. Ibn Batouta nous a laissé la description de l'itinéraire qu'on suivait pour se rendre aux confins du Bas-Empire, et quoique son voyage à Constantinople soit presque de deux

siècles plus moderne que l'époque dont parle Khâcâni, la direction de la route et la nature du terrain devaient avoir éprouvé peu de changements. Ces émigrations nous expliquent, en partie, comment les Grecs du Bas-Empire, assez peu voyageurs de leur nature, avaient des renseignements exacts sur des provinces éloignées, et qui semblaient être en dehors de leur activité politique et commerciale.

Du reste les rapports des Byzantins avec la côte abkhaze ont été très-suivis depuis le vi^e^ siècle de notre ère. La belle église de Pitzounda, construite sous le règne de Justinien, en fait foi. La conquête de l'Arménie et de la Géorgie, par les Arabes, rendit ces rapports moins fréquents, mais ne les suspendit pas complétement.

Je terminerai ces observations par la remarque que Khâcâni, en se comparant à Bidjan, indique clairement qu'à l'époque où il écrivait cette pièce, il jouissait encore des bonnes grâces de son maître, et que, s'il était malheureux, il le devait uniquement à la malveillance de quelque gouverneur d'une province où il résidait alors. Ainsi, en évoquant l'exemple du souverain de l'Iran et du Touran, il avait en vue d'intéresser Akhistan à son sort et de l'engager à le protéger contre les persécutions de ses ennemis.

La seconde pièce que je me propose de traduire est l'ode écrite en l'honneur d'Ispahan; en voici le texte :

ختم الغرایب در صفت صفاهان ونعت اهل آن گوید

نکهت حوراست یا هوای صفاهان
جبهت جوز است یا لقای صفاهان
دولت وملّت جُنابه زاد چو جوزا
مادر بخت یگانه زای صفاهان
چون زر جوزا واختران سپهرند
سنجنده بمیزان ازکیای صفاهان
پس که زجوزا جناب بَرَدْ برفعت
خاك جناب اِرم نمای صفاهان
بلکه چو جوزا دومیوه اند جنابه
عرش وجناب جهان کُشای صفاهان
بلکه خود (تن) عرش بالشیست مربّع
تکیه گهِ دست کبریای صفاهان
زان نفس استوا زنند علی عرش
کزیر عرش امد استوای صفاهان
خاك صفاهان نهال پرور سدرة است
سدرة توحید منتهای صفاهان
دیدهٔ خورشید چشم درد همی داشت
از حسد خاك سُرمه زای صفاهان

لا جرم انکه برای دیده خورشید
دست مسیحست سُرمه سای صفاهان
چرخ نه بنی که هست هوان سُرم
رنگ گرفته زسُرمه‌های صفاهان
نور نخستین شناس وصبح پسین دان
روح جسدرا بهم هوای صفاهان .
یَرْحَمُک الله زد اسمان که دم صبح
عطسهٔ مِشکین زد از صبای صفاهان
دست خِضِرْچون نیافت چشمه دو باره
کرد تیمّم بخاکپای صفاهان
چاه صفاهان مدان نشیمن دَجّال
مهبط مهدی شمر فضای صفاهان
چَنتر سیاهست خال چُهره ملکت
زان سیهی خال دان ضیای صفاهان
مرغ ضمیر مرا وصّیت عنقاست
یا لَکَ مِنْ بُلْبُلْ صلای صفاهان
قُلْتُ لِمآءِ الحیوة هَلْ لَکَ عینٌ
قال نعم کفّ اغنیای صفاهان
قُلْتُ لِنَسْرِ السما هَلْ لکَ طُعْمٌ
قال بلی جُودُ اسخیای صفاهان

رای بَرَیْ چیست خیز وجای بَجَیْ جوی
کانکه ری او داشت داشت رای صفاهان
پارمن از جمع حاج برلب دجله
خواستم انصاف ماجرای صفاهان
مستمعی گفت با صفاوة بغداد
چند صفت گوی (پرسی) زصفای صفاهان
منکر بغداد چون شوی که زقدر است
ریگبین دجله سربهای صفاهان
خاصه که بغداد خنگ خاص خلیفه است
نعل بها زیبدش بهای صفاهان
ان دِگری گفت کز زکوة تن کرخ
هست نصاب ج ونوای صفاهان
گفتم بغداد بنی دارد و بیداد
دیده نی داد باغهای صفاهان
کرخ کلوح سقای خانه ج دان
دجله نم قربهٔ سقای صفاهان
ایمه نه بغداد جای شیشه گرانست
بهر گُلاب طرب سرای صفاهان
از خط بغداد وسطح دجله فزونست
نقطه از طول وعرض جای صفاهان

چون بر کوه قاف نقطه فا دان
خِطّهٔ بغداد در ازای صفاهان
عِطر کنند از پلنگ مِشك ببغداد
واهوی مِشك اید از فضای صفاهان
بیضهٔ مصر است به زفرضهٔ بغداد
و ز خط مصر است به بنای صفاهان
فاقهٔ کنعان دهد خساست بغداد
نعمت مصر اورد سخای صفاهان
نیل کمْ از زنده‌رود مصر کمْ از ج
قاهره مقهور پادشای صفاهان
باغچه عین شمس گُلشن ج دان
وز بَلْسان به شُمر گیای صفاهان
این همه دادم جواب خصم گواهم
هست رفیع ری وعلای صفاهان
مدّت سی سال هست کز سر اخلاص
زنده چنین داشتم وفای صفاهان
اینك ختم الغرایب اخر دیدند
تا چه ثنا رانده‌ام برای صفاهان
مدح دو فاروق دین چگونه نبشتم
صدر وجمال ان دو مقتدای صفاهان

در سنه ثنا بحضرت موصل
راندم ثنای صفاهان
صاحب جبریل دم جمال محمّد
کزکرمش دارم اصطفای صفاهان
داد هزار اخترم نتیجهٔ خورشید
آن بکبر شعری سمای صفاهان
پیش علی اکبر واتابک اصغر
بوده (برده) ره آورد من ثنای صفاهان
نزد سُلیمان شهم ستوده چو اصف
گفت که یا هُدْهُدْ هوای صفاهان
پس چو بمکّه شدم شدم زین گوش
حلقه بگوش ثنا سرای صفاهان
کعبه عبادت سرای من شد از یرا
دید مرا مکرمت ستای صفاهان
کعبه مرا رشوة داد شقّهٔ سبزش
تا ننهم مکّه را ورای صفاهان
این همه کردم بر ایکان نه بران طمع
کافسر وزر یابم از عطای صفاهان
دیو رجیم انکه بود دزد بیانم
کردم طغیان زد از هجای صفاهان

او بقیامت سپید روی نخیزد
زانکه سیه بست بر قفای صفاهان
اهل صفاهان مرا بدی زچه گویند
من چه خطا کرده ام بجای صفاهان
زنگار آمد مرا نه زر زمس ویرا
هر که رسیدش نه مکیای صفاهان
جُرم من انست کزخزاین عرشی
گنج خدایم ولی گدای صفاهان
گیر گدای محلّتم نه ام اخر
جُز مگس خوان زیره پای صفاهان
گنج خدارا بجرم دزد نگیرند
این نه پسندند زاصفیای صفاهان
دست وزبانش چراند داد بریدن
مُحتسب شرع وپیشوای صفاهان
یا بسر دار برچرا نکشیدش
شحنهٔ انصاف وکدخدای صفاهان
جُرم زشاگرد وپس عتاب بر استاد
اینت بَد اِستاد ز اصدقای صفاهان
کردهٔ قصّار پس عقوبت حدّاد
این مثلست آن اصفیای (اولیای) صفاهان

این مگر انحکم باژگونهٔ مِصریست
آری مصر است روستای صفاهان
بر سر اینحکم نامه مُهر نه بندد
پیر ششم چرخ در قضای صفاهان
کرده لبم گوش روزگار پُر از دُر
تا شده چشم من اشنای صفاهان
پس لب وگوشم بحنظل وخسك انباشت
هم قصب گُلشکر فزای صفاهان
راست نهادند پردهاش ببختم
پردهٔ کژ بینم از ستای صفاهان
شهرزرونخت طاقدیس چنانرا (خرانرا) (sic)
باز مرا جفت گین نوای صفاهان
واحَزَنا گفته ام بشاهِدِ حِرْبا
از گِلهٔ حربهٔ جفای صفاهان
زان گِله کردم بآفتاب که دیدم
کِوست سنابرق از سنای صفاهان
گفت چو بربط مزن زره زبان دم
دم زره چشم زن چو نای صفاهان
از تن عالم خورند گوشت مبادا
زهر چگونه سزد غذای صفاهان

داد صفاهان زابتدام کدورت
گرچه صفا باشد ابتدای صفاهان
سیب صفاهان الف فزود در اوّل
تا خورم اسیب جان گزای صفاهان
ارْمَضَ قلبی بلاءُهُ وَسَاَلْقی
نارَ بَراهیمَ فی بلای صفاهان
عضّضنی الکلبُ ثمّ عَضَّ کِلابْ
سوفَ اُدَوی بنَباقلای صفاهان
این همه سکبای خشم خوردم کاخِر
بینم لوزینه رضای صفاهان
گرچه صفاهان جزای من ببدی کرد
هم بنکویی کنم جزای صفاهان
خطّهٔ شروان که نامدار بمن شد
گر بخرابی رسد بقای صفاهان
نسبت خاقان بمن کند چو که فخر
در نکرد دانش ازمای صفاهان
پانصد هجرت چو من نزاد یگانه
باز دو گانه کنم دعای صفاهان
مُبْدع فحلم بنظم ونثر شمارند
کم نکنم تا زیم وِلای صفاهان

از دم خاقانی افریں ابد باد
بر جُلساء اللّٰه اتقیای صفاهان

TRADUCTION.

Est-ce le parfum des houris ou bien est-ce l'air d'Ispahan? Vois-je la face (de la constellation) des *Gemini*, ou bien est-ce la beauté d'Ispahan? La richesse et la population d'Ispahan naquirent jumelles comme les étoiles de la constellation, (elles doivent le jour) à la mère de la fortune qui n'engendre que des (enfants) sans pareils. Les hommes purs d'Ispahan sont comme l'or des *Gemini* et comme les astres du ciel pesés dans la *Balance* [1]. Comme c'est à (l'influence) des *Gemini* qu'Ispahan doit sa puissance, la richesse de son sol l'a faite l'égale du paradis, ou plutôt, semblable aux deux (astres) [Jumeaux] des *Gemini*, le neuvième ciel et l'excellente (ville) d'Ispahan sont frères jumeaux. Il se peut même que le neuvième ciel ne soit qu'un oreiller carré, fait (exprès)

[1] Pour interpréter ce passage, nous devons encore recourir à l'astrologie. Ispahan se trouvait placée sous les auspices de la constellation des Gemini, qui, en astrologie, était égale en force à la planète Mars. Cette dernière était réputée très-chaude et sèche; son influence, sur la surface de la terre, s'exerçait sur le chêne, le bœuf, et produisait la couleur rouge de feu; dans l'intérieur de la terre, elle engendrait le fer, l'aimant et les minéraux amers. Ainsi l'or des Gemini veut dire force, solidité, attraction, le tout couleur de feu ou couleur d'or. Quant aux astres du ciel pesés dans la Balance, ce sont évidemment les étoiles qui forment cette constellation. Je trouve dans un ancien traité intitulé : *Astrologia Judiciaria, etc.* durch weyland M. Thobiam Mollerum Crimicensem Astronomum, le passage suivant : « Die Zwilling so warm und feuchte, auch Lufft zugehören, pflegen denjenigen, so sie nach verbrachten und gesetzten Unterrichte, im Calender vermeldet, befunden, fürnemblich einen Lust zur Weeszheit, Kunst, Verstand und Geschicklichkeit..... Viel Reichtumb wird er durch Gottes Segen seine Kunst, Geschicklichkeit überkommen, etc. »

pour que les grands d'Ispahan puissent y reposer leurs bras [1]. Le sol d'Ispahan produit le *sidret*, le *sidreti muntaha* de l'unité de Dieu [2]. Les yeux du soleil sont constamment malades par suite de l'envie qu'ils portent au sol d'Ispahan qui contient du manganèse. Voilà pourquoi la main de Jésus broie pour les yeux du soleil le manganèse d'Ispahan [3]. Ne vois-tu pas que le ciel en a pris la couleur (du manganèse d'Ispahan), car il est le mortier où l'on réduit le *sourmèh* en poudre. L'air d'Ispahan vivifie le corps et l'âme comme l'aube blanchissante et l'aurore du matin [4]. (Éveillée) par le zéphyr d'Ispahan, l'aube du jour fait un éternument musqué et le ciel lui répond : Dieu te bénisse! La main du prophète *Khizir* ne pouvant retrouver la source (de Jouvence), fit (l'ablution dite) le *tayammoum*, avec de la poussière des pieds des Ispahaniens. Tu ne dois pas considérer le puits d'Ispahan comme résidence de *Dadjal;* envisage (plutôt) les plaines d'Ispahan comme lieu d'apparition de Mehdi. Ispahan! Le parasol noir est le grain de beauté de la face de ta souveraineté [5], et

[1] عرش a deux significations, celle du neuvième ciel, au-dessus duquel il n'y a plus de cieux, et celle du toit d'une maison; l'auteur l'a employée dans ce dernier vers, évidemment, pour pouvoir au besoin dire qu'il ne voulait parler que de l'attrait des terrasses élevées des maisons d'Ispahan.

[2] Le *sidreti muntaha* est un arbre du paradis, selon les uns, et du septième ciel, selon les autres, dont les feuilles témoignent de l'unité de Dieu.

[3] Le manganèse se trouve dans la province d'Ispahan; il est employé comme collyre dans les maux d'yeux; écrasé, il est d'un bleu très-foncé. Avoir les yeux malades à cause de quelqu'un, veut dire lui porter envie; enfin le ciel, ayant la forme d'une voûte, peut être comparé à un mortier renversé. C'est sur tous ces détails que se joue le poëte dans les deux vers que je viens de traduire.

[4] L'action vivifiante du matin sur le moral et le physique de l'homme est aussi bien admise en Orient qu'en Europe, où l'on croit que, pour être vertueux, il faut voir lever l'aurore.

[5] Le parasol noir est le parasol des khalifes abbassides; il est possible que, parmi d'autres priviléges accordés par eux aux Seldjou-

marque le bien; c'est la couleur brune de cette petite tache qui rehausse ta splendeur [de la noirceur de ce grain de beauté que dérive ta splendeur]. L'*Unqua* (encourage) l'oiseau de mon cœur en lui criant : Bravo, rossignol des crieurs d'Ispahan [1]. J'ai dit à l'eau de Jouvence : As-tu une source? Elle me répondit : Oui, elle est dans le creux de la main des hommes riches d'Ispahan. J'ai dit à (la constellation) de l'aigle du ciel : Prends-tu de la nourriture? Il me répondit : Oui, ce sont les cadeaux des gens libéraux d'Ispahan! Pourquoi songer à Rei? Lève toi et cherche ta place à Djei, car celui (même) qui possède Rei pense toujours à Ispahan[2]. L'année dernière, étant sur les bords du Tigre, moi seul parmi tous les pèlerins, je réclamai justice pour Ispahan. Mon compagnon [auditeur] me dit : Comment peux-tu parler des qualités d'Ispahan, ayant en vue les beautés de Bagdad? Comment peut-on médire de cette ville, quand le sable du fond du Tigre (à lui seul) vaut autant qu'Ispahan. De plus, Bagdad est le coursier favori du Calife, et les fers de cette monture valent autant qu'Ispahan. Un autre observa que le *zékat* de Kerkh suffirait (pour l'entretien) de Djei et d'Ispahan[3]. Je leur répondis que Bagdad est la réunion des prostituées

quides, se trouvait le droit de se servir également de ce signe extérieur de la souveraineté.

[1] L'*unqua* est l'oiseau mythologique que le Qamous définit très-bien : العنقا طايرٌ معروف الاسم مجهول الجسمّ, c'est-à-dire « l'unqua est un oiseau connu de nom, mais de forme inconnue. » Par modestie, le poëte se dit être crieur d'Ispahan, mais toutefois un rossignol parmi ces modestes fonctionnaires, et de plus un rossignol applaudi par l'unqua.

[2] Allusion à tous les conquérants seldjouquides de l'Iraq, qui, après s'être emparés de Rei, cherchaient à devenir maîtres d'Ispahan, sans quoi ils ne se considéraient pas comme solidement établis en Perse.

[3] *Djei*, nom d'un faubourg d'Ispahan; *Kerkh* est celui d'un faubourg de Bagdad; quant au *zekat*, c'est un impôt prélevé en faveur des pauvres.

et de l'injustice, et as-tu vu, dis-le-moi, les dons des jardins d'Ispahan[1] ? Kerkh n'est qu'un plateau des échansonneries de Djei, et le Tigre n'est que la moiteur des outres des porteurs d'eau d'Ispahan. Bagdad actuellement n'est habité que par des vitriers (occupés à fabriquer des flacons) pour l'eau de rose, joie des maisons d'Ispahan[2]. Un point de la latitude et de la longitude d'Ispahan[3] est plus vaste que la ligne (des maisons) de Bagdad et que la surface (occupée) par le Tigre. Sache que toute la province de Bagdad, comparée à Ispahan, est comme le point de l'*ef* du mont Kaf comparé à l'étendue de cette montagne. A Bagdad, on prépare un parfum avec du *paleng michk* (c'est-à-dire léopard musqué, nom d'une herbe), tandis qu'on prend l'antilope musquée dans les plaines d'Ispahan. Le Caire est préférable au *furzeh* de Bagdad[4] ; eh bien ! les fondements des maisons d'Ispahan sont plus beaux que les édifices du Caire. L'avarice de Bagdad crée la famine de Chanaan, tandis que les largesses d'Ispahan amènent l'abondance égyptienne. Le Nil est plus petit que le Zenderoud, l'Égypte est inférieure à Djei, et la ville du Caire, elle-même,

[1] بغداد peut être décomposé en بغ et داد. Le prèmier de ces mots veut dire « oppression, prostituée, » etc. et le dernier « justice ; » aussi Khâcâni lui ajoute la négation بی. Par contre, باغ, qui ne diffère de بغ que par un *élif*, veut dire « jardin, » et c'est sur ces trois expressions que roule le jeu de mots de ces vers.

[2] Les vitreries de Bagdad, de même que ses fabriques de papier, étaient célèbres dans le XII^e^ siècle. Ispahan a conservé jusqu'à nos jours le privilége de fournir une excellente eau de rose.

[3] Yakout dit : طول اصبهان اربع وسبعون درجة وثلثان وعرضها اربع وثلثون درجة ونصف. Beauchamp lui donne 32° 25′ de latitude et 70° 30′ de longitude à l'est de Fero ; mais, dans tous les cas, sa longitude et sa latitude, écrites en toutes lettres, auront beaucoup de points, dont Khâcâni prend un seul pour le comparer à la province de Bagdad.

[4] Le Qâmous dit : الفرضة بالضّم موضعٌ بشط الفرات, c'est-à-dire, Alfurzeh, avec un *zammèh*, est un endroit sur l'Euphrate.

est soumise au roi d'Ispahan. Le verger d'Eini-Chems[1] n'est qu'un parterre de fleurs de Djei, et l'herbe commune d'Ispahan doit être regardée comme supérieure au *balssan*[2]. Tout ceci fut dit en réponse aux attaques (susmentionnées); mes témoins sont Rafi'de Rei et Ala d'Ispahan[3]. Il y a déjà trente ans que je suis fidèle à Ispahan et que je lui suis sincèrement attaché, et l'on peut voir enfin par ce *nec plus ultra* de rareté (nom de cette ode) avec quel zèle je loue Ispahan, [jusqu'où j'ai poussé les louanges d'Ispahan.] Que n'ai-je écrit à la glorification des deux arbitres de la religion Sadr et Djemal, ces deux hommes éminents d'Ispahan! Dans l'année *tha, noun, alif* (551), étant à Mossoul, j'ai prononcé 551 louanges à Ispahan. Djemal Mouhammed, dont l'âme est semblable à celle de l'archange Gabriel, et grâce aux bontés duquel j'ai les cadeaux d'Ispahan, il m'a donné mille étoiles descendant du soleil, lui qui, par l'élévation (de son âme), est l'astre du berger du ciel d'Ispahan[4]. Je porterai ma louange d'Ispahan comme cadeau de voyage au petit A'ly et au grand atabek. Mon roi Salomon, auprès duquel on me fit la réputation [on me loua] d'Assif, me dit : O huppe de l'air d'Ispahan! Par la suite, arrivé à la Mecque, je devins dès cet instant l'esclave du chant à la louange d'Ispahan. La Kaaba (daigna) devenir le temple de ma prière, parce qu'elle vit que j'aspirais à faire l'éloge d'Ispahan. Elle chercha à me corrompre en m'offrant un lambeau de sa robe verte, pour que je ne place pas la Mecque au-dessous d'Ispahan. Tout ceci fut fait de bon

[1] Le Qamous dit : عين شمس قرية بمصر, c'est-à-dire, Einichams est un village d'Égypte. M. Reinaud a bien voulu m'indiquer que c'est l'*Héliopolis* des anciens.

[2] Le commentaire dit : بلسن چو سرطان درختيست مشهور در مصر كه از برك ان روغن كشند. Balssan, prononcez comme Sartan, est un arbre connu de l'Égypte; on extrait de ses feuilles une huile.

[3] C'est-à-dire رفيع رازى et علاء الدين اصبهانى.

[4] Les mille étoiles sont évidemment mille pièces d'or.

cœur, et non par convoitise de la couronne des cadeaux d'Ispahan. Le *div* repoussé, voleur de mes vers, fit une brèche à ma fortune par sa satire contre Ispahan. Au jour du jugement dernier, il ne se lèvera pas avec un visage radieux [blanc], car il (osa) noircir le cou d'Ispahan. Quelle raison peuvent-ils donc avoir, les habitants d'Ispahan, pour médire sur mon compte? En quoi ai-je jamais manqué à Ispahan? J'ai recueilli du vert-de-gris et non de l'or de son cuivre (c'est-à-dire du cuivre, ou de la mauvaise poésie de Mudjir Eddin); la rouille peut attaquer tout, sauf la pierre philosophale d'Ispahan [1]. Ma faute est-elle que, tout en étant le trésor de Dieu de sa trésorerie du neuvième ciel [2], je ne suis qu'un mendiant d'Ispahan? Accepte-moi comme un mendiant de tes faubourgs, car au fond je ne suis que la mouche des plats succulents d'Ispahan [la mouche des plats de volailles cuites d'Ispahan]. On ne saisit pas le trésor de Dieu pour se dédommager d'un vol [en punition du délit du voleur]. Les élus d'Ispahan ne pourront jamais l'approuver. Pourquoi les chefs de la loi et les gouverneurs d'Ispahan n'ont-ils pas fait couper sa main et sa langue? ou bien pourquoi les régulateurs de la justice et les anciens d'Ispahan ne le firent-ils pas suspendre à un gibet? La faute est à l'élève et la punition frappe le maître, cela s'accorde mal avec l'équité des hommes justes d'Ispahan. Le blanchisseur commet un délit et la responsabilité en est au maréchal ferrant, c'est un proverbe (connu) des grands

[1] Allusion aux travaux des alchimistes qui, croyant pouvoir opérer la transmutation du cuivre en or, en le soumettant à l'action des acides, n'en retirent que de l'oxyde de cuivre. La pierre philosophale était considérée comme un corps supérieur à tous les autres, pouvant les attaquer tous, sans subir aucunement leur influence réciproque.

[2] Allusion au *hadith* : إِنَّ لِلَّهِ تعالى تحت العرش كُنُوزًا مِفْتَاحُهَا أَلْسِنَةُ الشُّعَرَاءِ, c'est-à-dire : « En vérité, le Dieu tout-puissant possède des trésoreries derrière l'*Arch*, dont les clefs sont les langues des poëtes. » Comparez Bland, *On the earliest Pers. Biogr. of Poets* (*Journ. of the Royal asiatic Society*, t. IX, p. 116, note 5).

d'Ispahan. Cela rappelle l'ordre bouleversé de l'Égypte, et en vérité les villages d'Ispahan sont (fertiles) comme l'Égypte. Les anciens du sixième ciel [1] ne doivent pas souffrir qu'on appose un cachet à ce décret dans les plaines d'Ispahan. Du moment où mes yeux virent Ispahan, ma lèvre remplit de perles les oreilles de l'époque, et pour toute récompense ceux qui sont (comparables) à la canne à sucre et à l'eau de rose emplirent ma bouche et mes oreilles de coloquintes et de melons amers. Les cordes de ma fortune ont été bien accordées, néanmoins j'entends de faux accords des luths d'Ispahan. Ville pleine d'or, trône des Khosrow de l'univers, pourquoi tes mélodies doivent-elles être des dissonances pour moi [2] ? J'ai porté ma plainte à l'amant du tournesol contre les coups de massue (dont me frappe) la rigueur d'Ispahan. J'ai plaint le soleil lorsque j'ai vu qu'il n'était qu'une lueur d'éclair de la lumière d'Ispahan. Il me dit : Ne pousse pas des soupirs par la langue à l'instar de Berbed, pousse-les plutôt par les yeux comme les luths d'Ispahan[3]. Il ne faut pas médire d'autrui [manger la chair de l'univers], car il ne faut pas qu'Ispahan risque de s'empoisonner [4]. Ispahan commença par m'attrister, quoique la racine (du mot) Ispahan soit la joie[5]. On ajouta un *élif* à la pomme d'Ispahan

[1] Allusion au مشتری, constellation protectrice des savants, et qui se trouve au sixième ciel.

[2] Le mot جُفت کین ne se trouvant pas dans les dictionnaires, je remarquerai qu'il est composé de deux mots, جُفت, « paire » et « accord en musique, » et de کین, « malveillance, inimitié ; » le tout veut dire deux sons discordants.

[3] Berbed, célèbre musicien et chanteur persan. Les luths d'Ispahan sont percés de huit ou neuf trous qu'on nomme چشم « yeux » en persan.

[4] « Manger la chair de l'univers » a la même signification, en persan, que la locution familière « déchirer son prochain. »

[5] Les Persans prétendent que la racine du mot اصفهان est صفا « contentement. » La pomme, en persan, est *sib*, et *asib* veut dire « blessant. »

pour que je puisse bien sentir la douleur des morsures d'âme d'Ispahan. La malveillance des Ispahaniens consume mon cœur, et je risque de trouver en elle le brasier d'Abraham. J'ai (commencé) par être mordu par un chien, puis d'autres en firent autant, mais je me guérirai bientôt par les fèves d'Ispahan[1]. J'ai avalé tout ce *sikba* de la colère d'Ispahan pour jouir enfin du *louzinèh* de sa reconnaissance[2]. Quoique cette ville me paye par le mal, je le lui retournerai en bien. Le pays de Chirwan devint célèbre à cause de moi, mais puisse-t-il être détruit pourvu qu'Ispahan reste toujours (prospère)! On me fera une part de roi si la gloire m'est décernée par les experts en sciences d'Ispahan. L'an 500 de l'hégire ne produisit pas un sans pareil comme moi; glorifions donc doublement Ispahan. On me reconnaît pour le grand créateur des vers et de la prose, (ainsi tâchons) que l'amitié d'Ispahan ne diminue pas à mon égard, et tant que je vivrai, Khâcâni ne cessera de proclamer la louange des convives de Dieu à Ispahan.

La pièce que je viens de traduire est trop artificielle pour ne pas perdre presque toute sa valeur littéraire dans une traduction. Elle abonde en métaphores, en métonymies, en antithèses, en convenances (تناسب), en toutes sortes d'allitérations, etc. qui ne sont remarquables que dans la langue dans laquelle elles furent composées. Avec un peu de peine, on trouverait dans cette ode des exemples

[1] On prétendait que les fèves d'Ispahan jouissaient de la propriété de guérir la rage.

[2] سکبا en persan, ou سِكْبَاجْ en arabe, signifient chaque mets préparé avec du vinaigre. Un homme d'un caractère aigre est nommé سرکه فروش « marchand de vinaigre; » لوزینة, espèce de bonbon fait avec de la pâte d'amandes et du sucre.

de toutes les formes d'ornements de style enseignées dans les rhétoriques musulmanes. Aussi porte-t-elle le cachet d'un long travail, et le poëte avoue lui-même qu'il s'en est occupé pendant plus d'un an, depuis son arrivée à la Mecque jusqu'à son retour à Mossoul. Son but était d'étonner ses contemporains par la profondeur de sa connaissance des richesses et des ressources de la langue persane; il en fait l'aveu sincère par le titre de son œuvre, intitulée, ainsi que je l'ai dit : ختم الغرايب.

Au point de vue historique, cette ode présente aussi quelque intérêt par la mention de trois noms d'hommes politiques de l'époque. Je crois devoir relever ces passages, d'autant plus que cela précisera encore plus rigoureusement l'époque de la première publication de cette pièce de vers. Nous avons vu qu'il nomme Djemal Muhammed, Aly Asghar et Souleiman Chah. Le premier est le vizir de Koutb eddine Moudoud, fils de Zengui, tué en 559 (voy. Barbier de Meynard, *Traduction de Yakout*, p. 42); le second, son lieutenant à Mossoul, et le troisième, l'oncle de Mouhammed, fils de Mahmoud Seldjouquide, régnant à cette époque sur l'Iraq, et connu par sa carrière vagabonde et par ses insuccès politiques. Le premier, natif d'Ispahan, protecteur et bienfaiteur immédiat de Khâcâni, devait avoir tout naturellement la première place dans une pièce de vers destinée à immortaliser la gloire et les perfections de sa patrie. Le nom complet du second est Zein eddine Aly Koutchik; il venait tout récemment de rendre

un service signalé à son maître, en faisant prisonnier Souleiman Chah, au mois de djemadi-el-awel de l'an 551, au moment où ce prince espérait pouvoir ravir le trône à son neveu. Khâcâni, en publiant son ode à Mossoul, ne pouvait se passer de vanter un homme aussi considérable; mais il établit une nuance entre les deux louanges, en tant qu'il célèbre le premier sous son vrai nom, tandis que dans celui de Zein eddine, il traduit le mot turco-persan de *koutchik* par le terme arabe d'*asghar*. Cette nuance est encore plus renforcée dans le compliment qu'il adresse à Souleiman Chah; il le cite d'une manière tellement vague, que l'on est tenté, au premier abord, de traduire le vers où il en parle par « mon roi prudent comme Salomon, » sans l'attribuer à une personne déterminée, d'autant plus qu'il parle en même temps d'Assif, ministre du roi-prophète, et de sa huppe. Cette précaution n'était pas inutile, car nous savons par Ibn el-Athir que ce prince, traité à Mossoul, après sa capture, avec tous les égards dus à son rang, n'était pas moins un prisonnier d'État, et s'il était naturel de lui présenter un voyageur illustre, capable de le distraire un peu dans sa prison, ce dernier devait en parler de manière à ne pas faire croire qu'il prenait trop au sérieux son titre de roi. Ainsi toute cette partie de l'ode de Khâcâni s'explique très-bien au moyen de l'histoire, et par conséquent elle sert aussi à confirmer l'exactitude des détails que nous fournissent sur cette époque les annalistes arabes et persans.

Pour ce qui est de l'assertion de Khâcâni, que le Caire était conquis par Ispahan, nous devons la reléguer au nombre de ces compliments outrés et hyperboliques dont il se montre si prodigue. Non-seulement sous Mouhammed, fils de Mahmoud, le pouvoir des Seldjouquides ne s'étendait pas sur l'Égypte, mais même du temps de Mélik Chah, fils d'Alp-Arslan, apogée de la puissance de cette dynastie, sa domination à l'occident s'arrêtait à Antioche, et à Laodicée, en Syrie. Le plus souvent Khâcâni est exact dans les faits historiques qu'il rapporte; mais s'il n'a pas reculé dans cette pièce devant l'absurdité géographique de faire du Zenderoud un fleuve plus important que le Nil, on peut lui pardonner d'avoir agrandi un peu les limites des provinces soumises à un prince dont les sujets le traitaient si bien[1]. En général, malgré son érudition,

[1] M. Reinaud a bien voulu me communiquer une explication très-ingénieuse de ce passage de Khâcâni, et voilà ce que notre savant président m'écrit à ce sujet : « Zengui et Nour-eddin étaient Sunnites, et ils reconnurent à la fois l'autorité spirituelle du khalife de Bagdad et l'autorité temporelle du sultan seldjouquide. Par conséquent, d'après le droit féodal de l'époque, quand l'Égypte fut conquise par Schirkouh et son neveu Saladin, l'un et l'autre lieutenants de Nour-eddin, quand surtout la dynastie des khalifes fatimites eut été renversée, ce qui eut lieu en 564, on put dire que le Caire était devenu une dépendance d'Ispahan. Cette situation ne changea qu'en 572, lorsque Saladin eut pris le titre de sultan, et qu'il ne reconnut plus d'autre autorité que la sienne. » (Voyez *Extr. des Croisades*, p. 177.) J'ajouterai de ma part que M. Reinaud, dans sa savante notice sur la vie de Saladin (*Journ. asiat.* 1824), a relevé un fait très-important, à savoir que ce chef se donnait, sur quelques

notre poëte, entraîné par son désir de louer Ispahan aussi éloquemment que possible, a complétement perdu de vue les règles établies par les rhétoriciens musulmans, pour distinguer le mensonge (كذب) du trope (استعارة) (voy. Garcin de Tassy, *Rhétorique musulmane*, p. 52), et il ne se laisse que trop entraîner par le proverbe arabe احسن الشعر اكذبها, c'est-à-dire que « les plus beaux vers sont ceux qui contiennent le plus de mensonges. »

La troisième pièce de vers que je vais transcrire et traduire est considérée en Perse comme l'œuvre la plus remarquable du poëte chirwanien : c'est la fameuse quassidèh écrite dans sa prison.

monnaies, le titre محيّ دولت امير المؤمنين, et j'accepterais certes sans aucune réserve son explication érudite, si je connaissais un moyen de lever les difficultés chronologiques qu'elle entraîne. L'ode de Khâcâni a été écrite en 551, comme il le dit lui-même, et comme il résulte de notre analyse des faits historiques mentionnés dans cette pièce. Or même la première expédition de Schirkouh en Égypte, entreprise pour rétablir Chawer dans sa dignité de vizir d'Aladhid, eut lieu en 559 (voyez Weil, *Jesch. der Chalifen*, t. III, p. 321), huit ans après l'arrivée de Khâcâni à Mossoul. Quant à la chute définitive des khalifes fatimites, avant laquelle une reconnaissance officielle du khalifat de Bagdad et de la suzeraineté des Seldjouquides était impossible, elle n'arriva que treize ans après l'époque mentionnée par Khâcâni dans son ode. Ainsi, pour voir dans le vers قاهره مقهور پادشای صفاهان une allusion à ces événements, il faudrait admettre que Khâcâni l'ait intercalée après coup, supposition qui n'est pas impossible, mais que rien ne nous autorise de faire.

هذه قصيدة حبسّية فى العزلة والشّكاية ونعت النّبى عليه السّلام

صبح دم چون كِلّه بندد اه دوداسای من
چون شفق درخون نشيند چشم شب پيمای من
مجلس غم ساخته است ومن چو بيد سوخته
تا بمن راوق كند مژگان می پالای من
رنگ بازيچه است كارگنبد نارنج رنگ
چند جوشم كز بيرونم بگزرد صفرای من
تيرباران سحر دارم سپر چو نفكند
اين كهن گرگ خشن بارانی از غوغای من
اين خُم اهن گون چون ريم اهنم پالود وسوخت
شد سگاهن پوشش از دود دل درواى من
روی خاك الود من چون كاه بر ديوار حبس
از رخم كه گِل كند اشك زمين اندای من
مار ديدی درگيا پيچان كنون در غار غم
مار بين پيچيده در ساق گيا اسای من
اژدها بين حلقه گشته خُفته زير دامنم
زان نجنبم ترسم اگه گردد اژدرهای من
دست اهنگر مرا در مار ضحاكی كشيد
گنج افريدون چسود اندر دل دانای من

انشین اب از جوی خونین برانم تا بکعب
کاسیاسنك ست برپای زمین پیمای من
جیب من چو صدرهٔ خارا عُنابی شد ز اشك
کوه خارا زیر عطف دامن خارای من
چون کنار شمع بینی ساق من دندانه دار
ساق من خوایید گوئی بخت دندان خای من
تا نترسند این دو طفل هندو اندر مُهد چشم
زیر دامن پوشم ازدرهای جان فرسای من
قطب وارم بر سر یك نقطه دارد چار میخ
این دو مریخ ذنب فعل زُحل سیمای من
تا که لرزان ساق من بر اهنین کُرسی نشست
می بلرزد ساق عرش از آه صوراوای من
بوسه خوهم داد ویحك بند پند اموزرا
لا جرم زین بند چنبروار شد بالای من
در سیه گامی چو شب روی سپید ارم چو صبح
پس سپید اید سیه خانه بشب موای من
پُشت بر دیوار زندان روی بر بام فلك
چو فلك شُد پُر شکوفه نرکس بینای من
محنت ومن روی در روی امده چون جوز ومعز
فندق اسا بسته روزن سقف محنت جای من

غُصّهٔ هر روز ویا رب یا رب هرنیمشب
تا چه خواهد کرد یارب شبهای من
هست چو صبح اشکار اکاین صبوی خیزرا
بینم صبح رستخیز است از شب یلدای من
منجنیق صد حصار است اه من غافل چراست
شمعسان بیمنجنیق از صدمت نکبای من
روزه کردم نذر چون مریم که هم مریم صفاست
خواطر روح القدس پیوند عیسی زای من
نیست بر من روزه در بیماری دل زان مرا
روزه با طل میکند اِشك دهان الای من
اِشك چشم در دهان افتد که افطار از انکه
جز بآب گرم چیزی (پستی) نگزرد برنای من
پای من گوپی بدرد کژروی مأخوذ بود
پایرا این دردسر بود از سر سودای من
زانکه داغ اهنین اخر دوای دردهاست
زاتشین اهِ من اهن داغ شد بر پای من
نی که یك اهی مرا هم صد موکّل بر سر است
ورنه چرخستی مشبّك زاه پهلوسای من
روی دیْلم دیدمر از غم موی زوپین شد مرا
هچو موی دیْلم اندر هم شکست اعضای من

چون ربابم کاسه خشك ست وخزینه خالیست
پس طنابم در گلو افکنده اند اعدای من
ای عفی الله خواجگانی کز سر صفرای جاه
خوانده اند انروز اباد الله بر خضرای من
چو زر از پروی عزّت چون گُل از پروای عیش
نیستشان پروانه‌وار از بیخودی پروی من
چست زر وگُل بدست الّا که خار پای عقل
صید خواری کیْ شود عقل سخان پیرای من
زر دو حرف افتاد باهم هر دورا پیوند نی
پس کجا پیوند سازد بادل یکتای من
سامری سیرم نه موسی سیرت ار تازنده اَم
در سم گوساله الاید یَدِ بیضای من
در ثموزم برگ بیدی نه ولیك از روی قدر
بادزن شد شاخ طوبی از پی گرمای من
برگ خرماام که از من بادزن سازند خلق
باد سردم در لبست وریز ریز اعضای من
نافه مشکم که گر بندم کنی در صد حصار
سوی جان پرواز جوید طیب جان افزای من
نافه‌را کیبخت رنگین سرزنش‌را کردوگفت
نیك بد رنگی نداری صورت زیبای من

نافه گفتش یافه کَم گو کایت معنی مراست
اینک اینک حجّت گویا دم بوی‌ای من
آینه رنگی که پیدای تو از پنهان بهست
کیمیا فعلم که پنهانم به از پیدای من
کعبه وارم مقتدای سبز پوشان فلک
کز وطای عیسی امد شقّه دیبای من
در ممزّج باشم وممزوج کوثر خاطرم
در مُعَرَّج غلطم ومِعْرَاج رضوان جای من
چون گُل رعناست شخصم کز پی گشتن زِید
در شهیدی شاهدی دراد گُل رعنای من
چند بیغاره که در بیغوله غاری شدی
ای پی غولان گرفته دوری از صحرای من
ابنوسم در ته دریا نشینم با صدف
خس نه ام تا بر سرایم کف بود همتای من
جان فشانم عقل پاشم فیض رانم دل دهم
طبع عالم کیست تا گردد عمال فرمای من
علوی و روحانی و غیبی و قدس زاده ام
کی بود در بند استقصات استقصای من
دایه من عقل وزقّه شرع ومهد انصاف بود
اخیشیجان اُمّها و علویان ابای من

چون دو پستان طبیعت‌را بصبر آلوده عقل
در دبستان طریقت شد دل ولای من
و زدگر سو چون خلیل الله درو گر زاده ام
بود خواهر گیر عیسی مادر ترسای من
چشمهٔ صلب پدر چون شد بکاریز رحم
زان مبارك چشمه زاد این گوهر دریای من
پردهٔ فقرم مشیمه دست لطفم قابله
خاك شروان مولد ودار الادب منشای من
زابتدا سرمامك غفلت نبازیدم چو طفل
زانکه هم مامك رقیبم بود هم بابای من
بختی مستم نخورده پخته وخام شام
کز شما خامان نه اکنون است استغنای من
حیض برحور وجنابت ملایك بسته ام
گر زخون دختران رز بود صهبای من
ور خورم می هم مرا شاید که از دهکان خلد
میرسد از دست امروز اجرهٔ فردای من
در بهشتم میخورم طِلق وحلال ایرا که روح
خاك من شد ناپذیرد جرعهٔ جرای من
بوسه بر سنك سیاه و مصحف روش دهم
گر چه چون کوثر همه تن لب شود اجزای من

مالك الملك سخن خاقانیم کز گنج نطق
دخل صد خاقان سزد یك نکته غرّای من
دست من جوزا وکلکم حوت ومعنی سُنبله
سُنبله زاید زحوت از جنبش جوزای من
گرچه از زن سیرتان کارم چو خنثی مُشکِلست
حامله است از جان مردان خاطر عذرای من
کر بهفت اقلیم کس دانم که گوید زین دوبیت
کافرم دار القمامه مسجد اقصای من
زمصاف بو لهب فعلان نه پیچانم عنان
چو رکاب مصطفی شد مقصد ومِلجای من
قاسم الرّحمه ابو القاسم رسول الله که هست
در ولای او خدیو عقل وجان مولای من

TRADUCTION.

Le matin, mon soupir s'envole, semblable à un voile léger comme la fumée, et le sang répand une teinte d'aurore sur mes yeux (fatigués) de mesurer (la profondeur) de la nuit. Le triste festin est préparé; et moi, je suis comme le charbon de saule[1] prêt à clarifier le vin sécrété par mon œil. Les œuvres du ciel [dôme couleur d'orange] sont (changeantes) comme la couleur des joujoux, combien dois-je (encore) bouillir pour que mon intérieur ne contienne pas de fiel? Devant l'averse de flèches de mes (soupirs) matinaux et

[1] On clarifie le vin avec du charbon de saule; cette opération précède le festin.

devant mes clameurs, comment ne jette t-il pas son bouclier, ce vieux loup à l'épaisse fourrure[1] ? Cette jarre couleur de fer (la prison), après avoir purifié et brûlé les scories de mon fer (c'est-à-dire après avoir détruit les faiblesses de mon caractère), se revêt de noir de fumée, (lancée) par mon cœur en lamentations. Ma face, couverte de poussière, (se colle) comme la paille hachée aux murs de la prison, ramollis par mes larmes qui délayent de la boue sur le sol en s'y répandant[2]. Tu as vu le serpent enroulé dans l'herbe, regarde (maintenant) le reptile qui enlace mes jambes, réduites à l'état de brins de paille [d'herbe]. Jette les yeux sur les dragons roulés en anneaux et engourdis sous les pans de ma robe; je n'ose pas bouger de peur de les réveiller. La main du maréchal ferrant me livra aux serpents de Zohhak; à quoi me sert donc le trésor d'Ifridoun, déposé au fond de mon cœur sagace[3] ?

[1] Khâcâni compare le ciel à un loup, à cause de la malveillance qu'il montre envers lui. L'épaisse fourrure, d'après le commentaire, signifie les neuf cieux.

[2] Allusion à la manière usitée en Orient pour préparer les murs en pisé, كاه گيل; on délaye de la terre argileuse, puis on y ajoute de la paille hachée. Le poëte veut dire que ses larmes étaient si abondantes, qu'elles suffisaient pour délayer le sol de sa prison, et que son visage, jauni et desséché, allait se coller à ses murs.

[3] Le nom du tyran Zohhak, sa défaite par le maréchal ferrant *Kawèh*, et l'élévation de Feridoun au trône de la Perse, sont trop connus pour qu'on ait besoin d'entrer à ce sujet dans de grands détails; toutefois je profiterai de cette occasion pour donner une généalogie assez curieuse de Zohhak, insérée dans l'Histoire universelle de Rachid eddin. Il dit :

ذكر ضحاك معروف ببوراسب در نسب او خلاف كرده اند جمعى
از عراب گويند كه او پسر علوانست برادر شدّاد عاد ونسب او
بارم بن سام ميكنند كه برادر ارفخشد بوده چنانكه بالاتر
گفته شد وگويند كه شدّاد اورا بقصد جمشد فرستاد وعجم گويند
نام او ببوراسب بن اوندااسف بن زينكاوز بن ساحرة بن تاز

Je verserai l'eau embrasée [ignée] de la source couleur de sang jusqu'au tibia, (pour faire mouvoir) les meules de pierre que portent mes pieds (habitués) à mesurer la terre[1]. Mon collet est rayé par mes pleurs comme le *soudreti khara;* et une montagne de pierre dure (se cache) sous la doublure en soie de mon habit[2]. Mes jambes sont crénelées comme le rebord

بن فروال است برادر هوشنگ بن فروال که بزعم ایشان این تاز بن فروال پدر تازیانست یعنی جمیع عراب وذکر آن پیش رفت وگویند اورا بیوراسب (ضحّاك ذهّاك) یعنی ده افت وعیب در او بود وچون ذهاك را معرّب کردند ضحاك شد یعنی خندان واین لقب زشت بسبب تعریب نیکو شد واهل یمن که تُبّعیان از ایشان بودند گویند ضحّاك از ایشان است

« Notice sur Zohhak, connu sous le nom de *Yourassb*. Par rapport à sa généalogie, les opinions sont partagées. Quelques Arabes disent qu'il est fils de A'louan, frère de Cheddad A'd, et l'on fait remonter son origine à Irem, fils de Sam, qui était frère d'Arfakhchad, comme on vient de l'exposer plus haut. Ils disent que Cheddad l'envoya combattre Djemchid. Les Persans disent que son nom est Yourassb, fils d'Arwend Assf, fils de Zinkawez, fils de Ssahirèh, fils de Taz, fils de Farwal, frère de Houcheng, aussi fils de Farwal. D'après leur opinion, ce Taz, fils de Farwal, est le père des Tazis, c'est-à-dire de tous les Arabes. Ceci a déjà été rapporté. Ils disent qu'il fut surnommé *Yourassb Zohhak*, c'est-à-dire qu'il était affligé de dix imperfections et défauts. Après, on arabisa ce mot, et l'on en fit *sohak*, c'est-à-dire « homme qui rit, » et ce mauvais sobriquet, en s'arabisant, devint un surnom honorable. Les habitants de Yémen, dont les Toubba'ian sont une souche, disent que Zohhak est un des leurs. »

Je n'ai pas besoin de rappeler que, d'après l'Histoire des Kurdes de Khondemir, les Kurdes sont les descendants de ceux qui ont pu s'échapper des mains de Zohhak.

[1] Par surcroît de rigueur, les *kundèh* en bois qu'on attachait, et qu'on attache encore aux pieds des détenus, ont été remplacés par des meules en pierre.

[2] Il répète ici le calembour basé sur le double sens du mot خارا, que nous avons déjà rencontré dans l'ode adressée au prince byzan-

d'une chandelle; on dirait qu'elles portent des traces de morsure des dents (crochues) de mon sort. Pour que les deux enfants indiens ne soient pas effrayés dans le berceau des yeux, je cache sous les pans de ma robe les dragons qui me rongent l'âme[1]. Je suis semblable au pôle, quatre clous fixent à un point ma figure de Saturne, (grâce) au dieu Mars, aux actions de Zeneb[2]. Dès l'instant où mes pieds se placèrent sur le siége de fer, mes lamentations, semblables aux sons d'une trompette, n'ont pas cessé d'ébranler le ciel. Quoique les chaînes aient ployé le haut de mon corps comme un anneau, je les baiserai, oh joie! car elles me donnent de bons enseignements. En dépit de mes infortunes ténébreuses comme la nuit, je finirai par avoir un visage resplendissant comme le jour, et elle deviendra blanche ma demeure, noire comme la nuit. Adossé au mur de la prison, le visage tourné vers le toit du ciel, les narcisses de mes yeux bourgeonnent comme le ciel[3]. Le malheur et moi sommes l'un dans l'autre comme la noix dans sa coquille, et le plafond de ma triste demeure manque d'ouverture comme l'enveloppe d'une noisette. Tous les jours des chagrins, chaque minuit des cris oh Seigneur! oh Seigneur! Voyons à quoi me serviront ces *oh Seigneur! oh Seigneur* de chaque nuit! Il est clair comme le jour qu'en me levant pour boire le vin du matin, je crains toujours que cette matinée ne soit la dernière après ma

tin. صدره خارا est une étoffe rayée employée pour des devants de chemises.

[1] Ces dragons sont évidemment les chaînes que le poëte portait aux pieds. Les enfants indiens sont ses yeux noirs.

[2] Cette image astronomique s'explique par l'immutabilité de l'étoile polaire entre quatre autres astres de la petite Ourse. Saturne étant noir, il compare à cette planète sa figure attristée par le malheur. Mars est la planète des bourreaux. Zenab est l'étoile brillante de la queue du Dragon, elle présidait aux crimes; Khâcâni désigne ainsi ses persécuteurs.

[3] D'après le commentaire, les bourgeons du ciel sont les astres, et les bourgeons des yeux sont les larmes.

sombre nuit. Mes soupirs ont la force des balistes, capables de percer cent murs; pourquoi donc l'ignorant désarmé [sans catapulte] s'expose comme (la flamme) d'une chandelle au souffle de mon orage[1] ? Comme Marie, j'ai fait vœu de jeûner, car mon cœur (digne) d'engendrer Jésus, et voué au Saint-Esprit, est pur comme elle. Mais la maladie de mon cœur m'exempte du jeûne, voilà pourquoi il est rompu par les larmes qui me salissent la bouche[2]. Les larmes me tombent dans la bouche, aussi mon *iftar* n'est que de l'eau tiède, elle seule me passe par le gosier[3]. On dirait que je souffre d'une luxation des pieds par suite d'un faux pas, tandis que leur seule maladie est que j'ai perdu la tête. Or, comme la cautérisation par le fer rougi est le dernier remède dans toute maladie, le feu de mes soupirs fait rougir les fers de mes pieds. Cent geôliers sont préposés à chacun de mes soupirs (pour les empêcher de se faire jour), autrement le ciel en serait écrasé, car ils sont (puissants) comme des héros. J'ai regardé le malheur en face, le chagrin a hérissé mes cheveux, et tous les membres de mon corps sont en désordre

[1] Le commentaire signale que نكباء, mot arabe, se dit en persan بـادكج, et il l'explique en citant une phrase du Cherkh des poésies d'Aboul Oulai Mou'arra (مُعرّى) : النّكباء هى الرّيح التى تهب بين مهبّى الريحين, c'est-à-dire, « Nekba; c'est un vent qui apparaît entre la direction des deux vents. » Voyez aussi la savante dissertation de M. Reinaud sur la rose des vents chez les Arabes, dans la préface à sa traduction de la Géographie d'Aboulféda.

[2] On sait que la maladie sert d'excuse légale à un musulman pour manger pendant le jour dans le mois de ramazan, et que toute chose qui lui tombe dans la bouche, même involontairement, annule la valeur religieuse de son jeûne.

[3] L'*iftar*, افطار, est la première bouchée que prend le musulman après l'abstinence de toute la journée pendant le jeûne du ramazan. En Perse, on commence par avaler quelques gorgées d'eau tiède, et l'on mange le پسند, pâtisserie faite avec de la farine et des sucreries.

comme la chevelure des *Dilems*[1]. Je ressemble au violoncelle dont la caisse est desséchée et la table vide, car mes ennemis m'ont mis des cordes, (mais) au cou. Oh mon Dieu! pardonne aux grands qui, sous l'influence du fiel de la puissance, n'ont pas hésité à prononcer ce jour leur *que Dieu détruise* sur ma jeunesse (et sur mes espérances). L'or est recherché à cause de sa rareté, les fleurs sont soignées par les amateurs, tandis que moi, sans conscience comme un papillon, on ne m'accorde pas (la moindre) attention[2]. Mais l'éclat et la beauté [l'or et les fleurs] sont des entraves pour l'esprit [des ronces dans les pieds de l'esprit]; pourquoi donc mon esprit éloquent [qui orne les mots] ira-t-il les rechercher [aller à la chasse des ronces]? *Or* est la réunion de deux lettres non liées l'une à l'autre[3], d'où viendrait donc leur liaison avec un cœur d'un non pareil comme moi? Que j'aie les mœurs d'un Samaritain et non le caractère de Moïse, si tant que je vis je salirai mes mains pures [resplendissantes]

[1] Le commentaire prétend que les Dilems formaient une tribu du Turkestan, qu'ils étaient armés de petites et de grandes lances, et que leurs cheveux s'entrelaçaient et s'enflaient. Je crois que le docte auteur de ce commentaire cherche trop loin la peuplade dont parle Khâcâni; selon moi, ce sont simplement les pâtres du Ghilan, qui ont une chevelure aussi épaisse qu'inculte; mais, dans tous les cas, cette mention de la *plica polonica*, parmi une peuplade d'Asie, est assez curieuse.

[2] Le dernier vers de cet hémistiche a une construction très-embrouillée, et je crois rendre un service au lecteur en le transcrivant en prose : نیست ایشان پروی از بیخودی پروانه وار من. Ce qui rend cette phrase encore plus obscure, c'est que tout naturellement on est porté à rattacher le mot ایشان aux deux sujets précédents, زر et گل, tandis qu'il se rapporte aux grands, dont il a été question dans les vers ای عفی الله, etc.

[3] L'or, *zr*, en persan comme en français, s'écrit au moyen de deux lettres; mais en persan ces deux caractères ne se lient pas l'un à l'autre.

aux sabots du veau d'or. Au cœur de mon été, je n'ai pas même (l'ombre) d'une seule feuille de saule; néanmoins, par égard pour mon importance, les branches du *Touba* se font éventails pour me rafraîchir [pour éloigner de moi la chaleur][1]. Je suis la branche du palmier, dont les hommes se servent comme d'un éventail; le vent froid est sur mes lèvres et mes membres sont déchiquetés[2]. Je suis la bourse de musc, on peut m'enfermer derrière cent murailles sans empêcher que mon parfum vivifiant l'esprit ne trouve son chemin vers l'âme. Une peau de chagrin, colorée, en se moquant de la bourse de musc, lui dit : Fi! quelle couleur, tu n'as certes pas un aussi bel aspect que moi. La bourse lui répondit : Déraisonne un peu moins, j'ai des qualités invisibles. Il en est ainsi! il en est ainsi! la preuve de mes paroles est mon souffle parfumé. L'éclat [la couleur de miroir] de ton extérieur est préférable à ta partie cachée, tandis que moi, je suis comme la pierre philosophale, et mes vertus secrètes ont plus de valeur que mon apparence. Je suis comme la Kaaba un modèle pour les habitants du ciel qui s'habillent de vert[3], car mon brocart est un morceau de l'étoffe placée sous les pieds de Jésus. Je porte une robe de lin et mon cœur est pétri dans l'eau du *Keouther*[4]. Je roule dans le *mouarradj*, et les bienheureux montent jusque chez moi. Ma personne est une belle

[1] Arbre du paradis mentionné dans le verset 28 de la XIII^e^ sourate du Coran : طُوبَىٰ لَهُمْ وَ حُسْنُ مَآبٍ, passage trop vaguement traduit par Ullmann : *Geniessen Seligkeit und selig ist ihr Eintritt ins Paradies.*

[2] C'est-à-dire déchiquetés comme les fils ou fibres du palmier dont on tisse les nattes, les éventails, etc.

[3] C'est-à-dire les anges.

[4] L'un des fleuves du paradis, mentionné dans la sourate CVIII, verset 1, du Coran. Dans ce vers et dans le vers suivant, Khâcâni joue sur les mots : ممزّج, « robe de lin, » ممزوج, « pétri, » معرّج, qui d'après le commentaire est un lieu vaste, élevé, richement orné et couvert de tapis, et enfin معراج « action de monter. »

rose qui mérite d'être cultivée, et ma belle rose a un témoin de son martyre. Que de moqueries! (on me dit) pour une sottise, tu t'es enfoncé dans une caverne! O homme qui suis les lutins du désert, que tu es loin de ma sagesse [plaine]! Je suis le bois d'ébène, je reste au fond de la mer avec la coquille de perles, et je ne suis pas de ces copeaux qui surnagent et s'associent à l'écume. J'éparpillerai mon âme, je répandrai mon esprit, je déverserai mes bienfaits, je donnerai mon cœur; quel est-il le génie du monde qui ait le droit de me donner des ordres? Je suis grand, je suis du nombre des esprits, je suis du monde occulte et je suis saint par ma naissance. Comment est-il donc possible que mon être puisse se laisser subjuguer par la matière? La raison me servit de gouvernante, ma nourriture était la loi du Prophète, l'esprit était mon berceau, mes mères sont les quatre éléments et les (cieux) élevés mes pères. Quand la raison frotta d'aloès les deux mamelles de la nature[1], mon grand cœur se tourna vers l'étude du *tariqat*[2]. D'un autre côté, comme Jésus, je suis fils de menuisier, et ma mère chrétienne était sœur adoptive de Jésus. Lorsque la source de l'épine dorsale de mon père se déversa dans le conduit d'eau de la matrice, la perle de mon océan naquit de cette source bénite. Le voile de l'indigence me servit d'amnios, la main de la bienveillance fut mon accoucheuse, la terre de Chirwan est ma patrie et le *Daroul adab* le lieu de mon éducation. Dès l'origine, je ne me suis pas livré aux distractions de la paresse comme un enfant, car ma mère et mon père veillaient sur

[1] Méthode employée par les nourrices, en Orient, pour dégoûter les enfants de leur lait.

[2] Le *tariqat* est une doctrine religieuse qui se rapporte, d'après les théologiens musulmans, au *charia't*, ou à la loi proprement dite, comme la parole se rapporte à l'action; car le *chariat* est basé sur les ordres verbaux du Prophète, et le *tariqat* sur ses actes. Ces deux doctrines se complètent par le *haquiqat*, dont les principes sont fondés sur les croyances intimes du Prophète, révélées aux élus parmi ses sectateurs.

moi. Mon chameau furieux[1], à deux bosses, n'a pas mangé chez vous ni du cuit ni du cru, car mon indépendance de vous, hommes grossiers, ne date pas déjà d'aujourd'hui. Que je croie aux pertes de sang des *houris* et aux pollutions des anges, si mon vin a jamais été fait avec du sang des vierges de la treille. Mais si même je buvais du vin, je l'aurais mérité, le maître du paradis m'aurait avancé aujourd'hui ma paye de demain[2]. Je suis au paradis et je bois; c'est pur et permis, car l'esprit est devenu ma poussière, et il admet mes gorgées rouges[3]. Je baise la pierre noire et le Coran lumineux, (aussi complétement) que si tout mon corps se changeait en lèvres comme le *Keouther*[4]. Je suis Khâcâni, roi du royaume de la parole, et, dans la trésorerie de mon éloquence, un seul point lumineux de mes écrits vaut le revenu de cent *khacans*. Mes mains sont la constellation des *Gemini*, ma plume est *cœtus*, le sens de mes paroles est la *spica* et la vierge est créée par la baleine, par suite du mouvement de mes jumeaux. Quoique les (hommes) au cœur de femmes me comprennent aussi peu [difficilement] que la (nature) de l'hermaphrodite complet[5], mon cœur vierge porte le fruit des hommes à l'âme virile. Si, dans les sept climats, il se trouve un homme capable de dire deux vers semblables aux miens, je consens à devenir infidèle et à échanger le Daroul

[1] Le chameau furieux mange très-peu et soulève de grands fardeaux.

[2] Le vin est permis aux musulmans dans le paradis; aussi Khâcâni, qui déclare s'y trouver, se croit autorisé à cet acte défendu par la loi.

[3] C'est-à-dire, comme la poussière boit avidement le liquide qu'on y verse, de même son esprit, qu'il a su dompter et réduire à l'état de poussière de ses pieds, admet ses libations.

[4] Le *Keouther*, n'ayant ni source, ni embouchure, n'a que deux bords لب ou « lèvres » en persan.

[5] L'existence de l'hermaphrodite complet est admise par la loi musulmane, mais personne ne l'a vu.

qoummamèh contre la mosquée d'Aqsa[1]. Je ne tournerai pas ma bride par crainte de ceux dont la conduite est semblable à celle d'Abou Lahab[2], car l'étrier de Moustapha est devenu mon but et mon refuge[3]. Par la bienveillance d'Aboul Qassim, distributeur de bienfaits et prophète de Dieu, les rois de l'entendement sont mes esclaves.

Cette pièce étant suffisamment analysée dans la première partie de ce mémoire et dans les notes jointes à ma traduction, je passerai à l'ode élégiaque de Khâcâni sur son propre sort, que j'extrais du Cadeau aux deux Iraqs.

در حسب حال خود گوید

اکنون کِلهٔ زحسب حالم

بشنو کر بسر شده است عالم

در بحر بلا فتاده ام پست

[1] M. Reinaud a bien voulu m'indiquer que le mot القمامة est ordinairement considéré comme une altération du mot القيامة faite dans un esprit de malice. C'est l'église de la Résurrection.

[2] Abou Lahab, l'un des fils d'Abdoul Moutalib, oncle du Prophète, était connu comme son mortel ennemi; aussi Mouhammed lui a-t-il fait l'honneur de le mentionner spécialement dans le Coran, par son célèbre تَبَّتْ يَدَا اَبِي لَهَبٍ وَتَبَّ, qui jure tellement avec la phrase de « Au nom du Dieu clément et miséricordieux » précédant cette apostrophe pleine d'amertume et de haine implacable.

[3] Un homme poursuivi par la loi devient inviolable s'il parvient à pénétrer dans un sanctuaire renommé pour sa sainteté, dans l'écurie du roi, etc. ou s'il réussit à toucher son étrier pendant qu'il est à cheval.

حیران چو صدف نه پا ونه دست
پس چرخ برای (ببوی) دُرّ شهوار
بشکافته سینه ام صدف وار
که سوخته همچو سیم از تاب
گه گشته بدست غم چو سیماب
با ناخنه چشم روزگارم
با آبله روی اختیارم
آن ناخنه چیست درد دوران
وان آبله چیست شرّ شروان
شهبازم و شاه پر بُریده
شهبازی روزگار دیده
در حلق بمانده صفر وآحاد
یعنی آه از نهیب حُسّاد
چون گاو خراس تنگ میدان
گرد نقط وبال گردان
از هقرعهٔ زمانه جسته
گردن بطناب وچشم بسته
آن گاو خراس بین همه سال
کو چرخ زند نه وجد و نه حال
پیشش همه چرب وآخُر تر

لیکن نرسد بآخرش سر
زو تا بمراد ره بسی نی
لیکن بمراد دسترس نی
هرنگ زرشك شد سرشکم
بگرفت رگ مجس پچشکم
چون دید حرارتم بدل در
گفتا که زاشك کن مزوّر
بشکسته دلی و بسته کاری
معذورم اگر بنالم آری
روغن کم وبس فتیله باریك
بالرزه بود چراغ و تاریك
بر ذات خودم چو روز نوروز
یك روز فزون نبوده فیروز
وز طالع خود بسان تقویم
یك سال فزون ندیده تعظیم
کز وی عمل دگر نیاید
تاریخ شناس را نشاید
تقویم که شد محل شکسته
فرسوده و گرد بر نشسته
ضائع کندش خیال بینی

بر خاك كشی و ره نشینی
یا گرنه به بیلور فرستند
از دار كتب بدر فرستند
گهِ نیمه بدست ازو بدرند
گهِ پاره چارسو ببرند
دروی همه مُرّ وصبر پیچند
پس تافتن سرش پیچند
بالله كه بدست دهر ریمن
آن تقویم كُهن منم من
از آدمیان وفا ندیدم
دیدم چه جهودم ار شنیدم
یوسف چه كشید از اخوة خویش
من زین اخوان كشیده ام بیش
افكنده‌ام از نهیب آفات
سنگی بقرابهٔ قرابات
از كار قبیله فراغ است
كان دود فتیله بر دماغ است
طوطیِ معانی آفرینم
شروان قفص است اهنینم
تقدیر مرا بسر رسیده

منقار وزبان و پر بُریده
از هند طرب برون فکنده
از شاخ امل نگون فکنده
قوتم نه شکر شرنگ داده
آب از دهن نهنگ داده
من مُرده بظاهر از پی جست
چون طوطی کو بمرد و ارست
از خدمت اهل عصر جسته
بکشاده نطاق و نطق بسته
تا سورهٔ عافیت بخوانده
برآیت نطق نسخ رانده
چون مریم گاه تهمت قوم
بر خوانده فَلَنْ اُكَلِّمَ الْيَوْمَ
در بسته زبیم سر زبانرا
بکشاده در از درون بیانرا
ببرید زبان به تیغ تجرید
چون تیغ شده زبان توحید
تنگ آمده بر دلم شماخی
گلخن جائی برین فراخی
آن به که زبان به تیغ مانده

مردی کُند وسخن نراند
زندان من است مسکن من
هر موی موکّل تن من
نزدم ز روند گان عالم
در نگزارند باد را هم
دای ار قدمی نهم براهی
آه ار زجگر برآرم آهی
دد گوی زَنَدْ گِره برآن آه
سر بسته بَرَدْ بحضرت شاه

TRADUCTION.

Écoute maintenant les lamentations (que j'exhale) sur mon propre sort. Le monde touche à sa fin. Je suis profondément enseveli dans l'océan des malheurs. Je suis confondu et semblable à une coquille de perle, je n'ai ni bras ni jambes. Souvent le ciel, pour extraire la perle royale, brise ma poitrine comme si j'étais moi-même une coquille de perle. Parfois (je supporte le malheur), comme l'argent (supporte) l'action du feu ardent, et parfois, dans la main de l'infortune, je deviens (mobile) comme le vif-argent L'œil de mon existence est voilé par une taie; la face de mon libre arbitre est marquée de petite vérole. Cette taie, ce sont les peines de la vie; cette petite vérole, c'est la méchanceté du Chirwan. Je suis l'épervier auquel on a coupé le bout des ailes et qui a éprouvé les vicissitudes de la fortune. Il ne me reste dans le gosier ni unité ni zéro, c'est-à-dire que je n'ose proférer un *ah*, par crainte de mes ennemis[1]. Semblable à une

[1] *Ah* s'écrit en persan par un *élif* et par un *hei*, qui ont aussi la valeur de l'unité et de zéro.

génisse qui fait tourner un moulin, ma carrière est bornée ; je tourne autour du centre des péchés. Je succombe sous les coups de fouet de l'époque, la corde est à mon cou et mes yeux se ferment. Regarde la génisse du moulin, elle tourne toute l'année, mais elle le fait sans joie et sans plaisir. Elle a toujours devant elle un râtelier bien fourni et frais[1], mais elle ne peut jamais assez allonger son museau pour l'atteindre. La voie est ouverte entre elle et l'objet de son désir, néanmoins il est inaccessible pour elle. Mes larmes prennent la couleur de l'épine-vinette; mon médecin me tâte la veine du pouls. Voyant que j'ai de la chaleur dans le cœur, il me dit : Prépare une tisane de tes larmes[2]. Le cœur brisé et mon activité paralysée, j'ai le droit de me plaindre, oh oui! Mon huile est épuisée, la mèche est trop fine, la flamme de ma lampe a peu d'éclat, elle est vacillante. Jamais aucun jour de mon existence n'a été béni comme l'est le jour de l'an. Mon sort [horoscope] est de ressembler à un almanach, je n'ai pas été respecté même durant une année. Comme il ne

[1] Allusion à un procédé employé en Orient pour faire tourner l'arbre d'un moulin par une vache, sans être obligé de la faire avancer à coups de fouet. On cloue à cet arbre un râtelier abondamment garni de fourrage, puis on attache la vache de façon qu'elle puisse le voir sans pouvoir assez allonger son cou et son museau pour l'atteindre. Les efforts que fait la vache pour y parvenir font tourner l'arbre du moulin. Le poëte oppose les cercles décrits par la bête à ceux des danseurs qui tournent gaiement.

[2] La tisane d'épine-vinette est ordonnée par les médecins orientaux pour calmer la chaleur du sang. Le poëte compare la couleur de ses larmes de sang à celle de cette potion calmante, et dit que le médecin lui en a prescrit l'usage. Le mot مزوّر que j'ai traduit par tisane, ne se trouve pas, avec cette signification, dans Richardson. Dans les notes du *Touhfet* autographié, on lit : مزور و مزوره بالتشديد طعام بی گوشت که از کشنیز و امثال آن دران کنند ونجور ویمار دهند « *Mezwar*, ou *Mezwarèh*, est un aliment préparé sans viande. On y met de la coriandre ou quelque autre ingrédient de ce genre, et on le donne au malade. »

peut être appliqué à autre chose, il n'a plus de valeur aux yeux du chronologiste. Devenu inutile, il est déchiré et se couvre de poussière. Il est détruit par le rêveur, par le débauché ou par celui qui espère encore, autrement on l'envoie chez le fripier, on l'expulse de la bibliothèque. Tantôt on en arrache la moitié, tantôt on en porte une partie au marché [1]. On y met la myrrhe et l'aloès et on lui tord la tête pour en faire des cornets. Par Dieu, dans les mains de mon Ariman de sort, cet almanach vieilli, c'est moi! c'est moi! Je n'ai jamais trouvé [vu] de bienveillance parmi les hommes; que dis-je vu, que je sois Juif, si j'en ai entendu seulement parler! Ce que firent les frères de Joseph à leur frère, je l'ai enduré autant des miens et peut-être plus encore. Par crainte de plus grands désastres, j'ai jeté la pierre aux carreaux des vitres de la parenté. Je ne m'inquiète plus des affaires de ma famille, elles agissent sur moi comme la fumée d'une mèche (mal éteinte) agit sur le cerveau. Je suis le *Touti* créateur des idées, et le Chirwan est ma cage de fer. Le sort m'a réduit à la dernière extrémité, il m'a coupé le bec, la langue et les ailes. Il m'a chassé de l'Inde de la joie, il a extirpé les racines de mes espérances. Ce n'est pas de sucre, mais bien de poison qu'il m'a nourri; il m'a servi de l'eau dans la gueule d'un crocodile. Je fais le mort pour mieux sauter, tout comme le *Touti* qui par une mort (simulée) recouvra sa liberté. Je me suis détaché du service des grands, j'ai dénoué ma ceinture et j'ai fermé ma bouche. Je suis au chapitre des privations, et j'ai biffé le verset de la parole. Comme Marie exaspérée par les reproches des siens, j'ai dit : je ne parlerai à personne durant tout ce jour [2]. Craignant pour ma tête, j'ai fermé la porte de ma langue, mais j'ai ou-

[1] Le *tcharssou* est, à proprement parler, le rond-point du bazar oriental, lieu où se croisent des rues venant de quatre côtés. C'est l'endroit le plus fréquenté par les acheteurs, et c'est là aussi que se tiennent de préférence les épiciers et les droguistes.

[2] Citation d'un passage du verset 27 du chap. XIX du Coran.

vert celle de mon cœur. J'ai tranché ma langue par le glaive de l'isolement ; mais aussi cette langue qui témoignait en faveur de l'unité de Dieu, est devenue un glaive. *Chemakha* paraît étroite pour mon cœur, c'est un four (ardent) dans ce pays ouvert[1]. C'est bien si la langue ressemble au glaive, si elle fait des actes virils[2] sans proférer de paroles. Ma résidence est une vraie prison ; chacun de mes cheveux se dresse vers Dieu. Aucun des voyageurs de ce monde ne peut me visiter ; on empêche même le vent de pénétrer jusqu'à moi. Si je fais un pas, n'importe dans quelle direction, ou si mon poumon laisse échapper un soupir, un calomniateur le relève et le rapporte travesti à l'oreille du Chah.

[1] J'ai placé ce distique à l'endroit que lui assignent tous les manuscrits où je l'ai trouvé, mais il me semble qu'il devrait suivre les mots « et le Chirwan est ma cage de fer. »

[2] J'ai reproduit le mot مَردی, car je l'ai trouvé dans tous les manuscrits que j'ai pu consulter, je l'ai traduit par « acte de virilité ; » mais il me semble toutefois qu'il faut le remplacer par مُرده et traduire le distique où il se trouve par : « C'est bien si la langue ressemble au glaive, si elle fait la morte et si elle ne profère pas de paroles. » Car il serait assez difficile de comprendre comment la langue pourrait accomplir des actes virils sans proférer de paroles.

ERRATA.

Page 2, ligne 13 d'en haut, *fétawi*, lisez *fétawet*.

Page 3, ligne 12 d'en haut, « Nassir Eddin Oullah, » lisez : « Nassir lidin Allah. »

Page 6, ligne 17 d'en haut, 579, lisez 583.

Page 42, ligne 14 d'en haut, بيلقا, lisez بيلقان.

OCT - 4 1954

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2007

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 019 329 400 5